

# JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES ET POLITIQUES



ARMIDA, la Princesse Fidélia, de GENERAL CRACK.

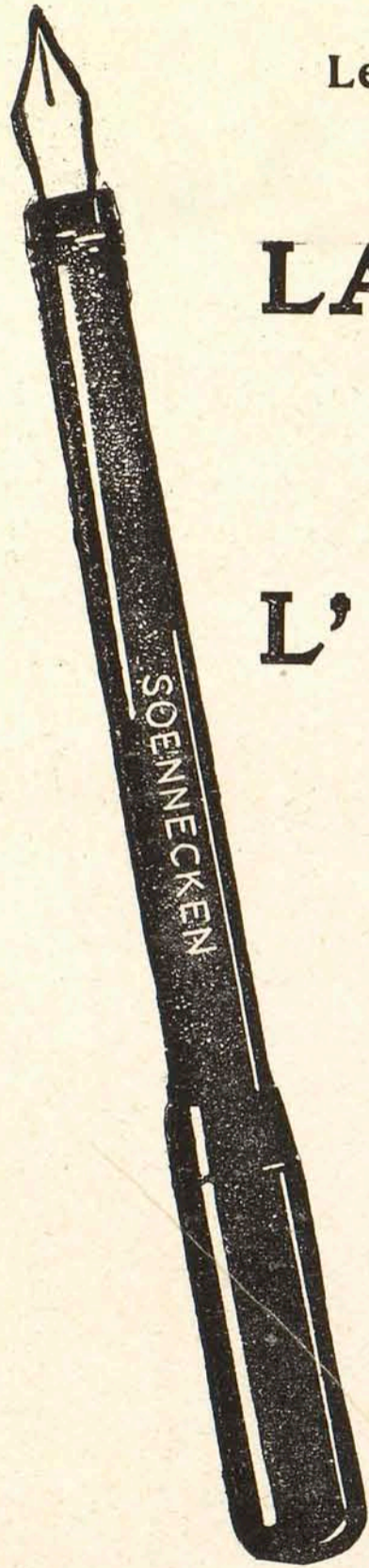
# SOENNECKEN

Le stylo pour l'Homme d'Affaires

## LA COMMODITÉ

jointe à

## L'ÉLÉGANCE



AGENTS GÉNÉRAUX

## TANCRED ZAMMIT & SON

ALEXANDRIE — LE CAIRE

# JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Pour tout ce qui concerne la Publicité du Josy Journal s'adresser à la Société Orientale de Publicité 30, Sharia Kasr El Nil, Le Caire — 9, Rue Stamboul Alexandrie

## La Question des Loyers

# Le Gouvernement se décidera-t-il enfin à agir ?

On rapporte que le Contentieux de l'Etat a, finalement, présenté son rapport au sujet de la nouvelle loi sur les loyers.

On dit que, sans vouloir obliger les propriétaires à diminuer leur taux de location, ce projet accorderait la faculté au locataire de rompre leur contrat et de déménager au cas où le propriétaire refuserait de baisser le loyer.

Il semble donc, que le Contentieux n'a étudié qu'un seul côté de la question: la location des appartements. Or, sans aller jusqu'à prétendre que le locataire d'un appartement est moins intéressant que le locataire d'un magasin ou d'un Etablissement Public, il est incontestable qu'il peut beaucoup plus facilement se défendre contre la rapacité ou la mauvaise volonté du propriétaire.

En effet, on a tellement construit au cours de ces dernières années que c'est par dizaines de milliers que se comptent les appartements vides dans nos villes principales. Et, comme ils sont vides depuis pas mal de temps, les propriétaires sont, en général, extrêmement coulants lorsqu'ils trouvent un locataire et font tous leurs efforts pour ne pas le laisser échapper.

Le locataire d'un appartement n'a donc, pour améliorer sa situation, que l'embarras du choix pourvu qu'il se décide à changer de maison ou de quartier.

C'est, on ne peut le nier, très ennuyeux, en général. On a contracté certaines habitudes. On a aménagé son chez soi à son goût. On a tapissé, installé l'électricité, fait chaque année, des dépenses pour augmenter le confort du Home, et il faut perdre tout cela, renoncer à des habitudes qui vous sont chères, changer son entourage, s'installer parmi des gens que l'on ne connaît pas. Tout cela est plus qu'ennuyeux, c'est hors de discussion, mais le préjudice matériel subi à la suite d'un déménagement de ce genre, n'a rien de comparable à celui que doit souffrir le commerçant ou le chef

d'industrie qui ne peuvent plus payer, aujourd'hui les centaines ou les milliers de livres auxquelles les a taxés un propriétaire qui se moque pas mal de la situation et de la crise.

Que voulez-vous qu'il fasse en présence du refus du propriétaire de réduire ses prétentions? S'en aller?

Comment peut-il transplanter ailleurs un commerce qui s'est créé, pendant des années, une clientèle d'habitues qui viennent, en quelque sorte machinalement jusqu'au magasin et à qui il faudra toute une rééducation pour les habituer à aller dans un nouveau local?

Et puis, ce nouveau local où le trouver?

Tant qu'il s'agit de petites échopes, d'insignifiants boutiques, le mal n'est pas grand car on en trouve assez facilement partout. Mais comment transplanter un hôtel, ou un Cinéma, ou un magasin de nouveautés?

Il n'est pas facile de trouver, en plein centre, les locaux adaptés à ces importantes exploitations et ce transfert dans un quartier éloigné est impossible: ce serait la mort de l'affaire.

Dans ces cas là, une loi permettant, simplement, au locataire de résilier son bail, ne sert absolument à rien puisqu'il est dans l'impossibilité manifeste de résilier.

Il est obligé de plier, de se soumettre à toutes les exigences, à toutes les rapacités du propriétaire sous peine de mort, car il s'agit bien, dans ce cas là, d'une question de vie et de mort de l'affaire.

Or, il ne devrait pas en être ainsi.

La valeur du local, dans le cas qui nous occupe, provient, en grande partie, de l'argent qu'y a placé le locataire ainsi que de ses efforts personnels.

Tel magasin vaut beaucoup parce que le commerçant qui l'a créé l'a fait réussir par son travail, par son capital, par son activité et par son intelligence. Il ne s'agit donc pas d'une valeur intrinsèque provenant uniquement de l'immeuble ou de sa situation topographique.

En faisant payer à un grand magasin, à un hôtel ou à un cinéma, un loyer basé sur les conditions des années passées le propriétaire pénalise ses locataires. Ils sont obligés de payer d'autant plus cher qu'ils ont plus travaillé à accroître par leurs propres moyens et sans que le propriétaire y ait contribué, pour quoi que ce soit, la valeur du local.

C'est souverainement injuste.

En France, où il y a eu immédiatement après la guerre, des abus similaires, le législateur est immédiatement intervenu et a créé une loi basée sur la propriété commerciale.

Cette loi admet que le locataire a le droit de bénéficier lui aussi, dans une proportion raisonnable, de la plus value qu'il a donnée lui-même à son local.

On ne peut donc pas l'exploiter ou l'expulser sans indemnité. C'est de cette législation que devrait s'inspirer le Contentieux del 'Etat, si, vraiment il s'occupe de préparer une loi règlementant les rapports des propriétaires et des locataires en Egypte.

Il ne faut pas laisser se perpétuer l'iniquité de la situation actuelle dont la masse pâtit au bénéfice de quelques privilégiés.

**Les à-côtés du Cinéma**

**Le cas des différentes versions**

Le cinéma sonore, donne lieu, dès ses débuts, à des situations commerciales et juridiques assez bizarres.

Prenons le cas d'un film parlé en différentes langues.

Le scénario est exactement le même, mais il est joué par des acteurs anglais pour la version anglaise, par des acteurs français pour la version française par des acteurs italiens pour la version italienne, etc.

La version française est vendue à un acheteur qui eu cédé une copie pour l'Egypte, par exemple, à une firme Egyptienne.

Cette maison cède le film à un groupe propriétaire d'une ou plusieurs salles au Caire ou à Alexandrie.

On annonce le film. On prépare son lancement, sa publicité.

A ce moment arrive, sur place, une version italienne du même film.

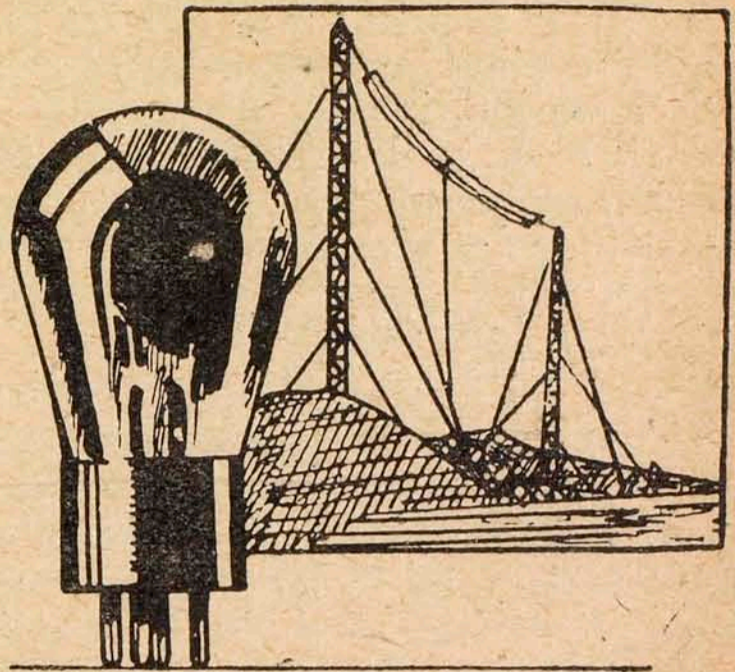
Quelle est la situation juridique des acheteurs de l'une et de l'autre version?

Il est incontestable que l'acheteur de la version française subit un préjudice considérable. Il perd tout le bénéfice de son exclusivité, d'une exclusivité qu'il a payé 1000 ou 1500 livres et, parfois davantage. Et il n'a de recours contre personne!

Il ne peut rien réclamer à son vendeur qui lui a livré la marchandise vendue. Il ne peut, non plus, se retourner contre l'importateur de la version italienne qui lui dit: «Il est vrai qu'il s'agit du même scénario mais la langue est différente et les acteurs sont des acteurs italiens, donc, le film est différent».

Ce cas s'est présenté il y a quelques temps, c'est un acheteur Alexandrin qui en a été victime.

Il va de soi que cela ne pourra arriver que rarement mais il faudrait que la Chambre Syndicale Cinématographique de France étudie la question de façon à ce que cela n'arrive plus jamais.



**TUNGSRAM  
RADIO**

Les derniers perfectionnements du Cinéma

**La Couleur**

1930 n'a pas donné, pour le Cinéma en couleur, les résultats que l'on espérait. Vers la fin de l'année, le nombre des films ainsi traités a beaucoup diminué, de sorte qu'en définitive on a tourné moins de films en couleur en 1930 qu'en 1929.

A quoi cela tient-il?

Est-ce que le Public n'aime pas le film en couleur?

Est-ce que les producteurs ont trouvé le procédé trop coûteux?

En ce qui concerne le Public, la réponse est «oui» et «non». Le Public a franchement manifesté sa déception lorsqu'on lui a donné des films qui ne répondaient certainement pas au degré de perfection qu'on attendait.

D'autre part, le Public a toujours applaudi lorsqu'on lui a donné une bonne production.

Malheureusement, on a pu constater que le pourcentage du bon film en couleur proportionnellement aux mauvais était bien au dessous de la moyenne raisonnable et dans ces conditions, il n'y a rien d'étonnant à ce que les producteurs aient préféré prendre une attitude expectative.

Le film en couleur coûte cinq fois plus cher que le noir et, en présence de l'incertitude des résultats, on comprend très bien que l'on préfère ne pas trop s'aventurer dans cette voie.

Il y a, à l'heure actuelle, environ deux douzaines de procédés de film en couleur dans le monde.

Tous ces procédés ont donné d'excellents résultats de laboratoire, mais lorsque l'on est sorti du laboratoire pour entrer dans la fabrication commerciale, on s'est aperçu d'un tas de défauts qui avaient échappé à l'analyse tant que les expériences avaient bien réussi sur une petite échelle.

Qu'il s'agisse de Technicolor, ou de Kodacolor, ou de Kinemacolor, ou de Kodachrome, ou de Prisma, ou de Multicolor c'est toujours la même histoire.

Dès qu'on se lance dans la fabrication en grand on rencontre mille difficultés inattendues.

Le synchronisme entre l'image et sa coloration n'est pas absolument parfait. Le film, sous l'influence des différentes manipulations qu'il subit, de la température à laquelle il est soumis dans les bains de développement et de fixations, se rétrécit de façon très inégale.

Bref, l'invention est excellente elle se perfectionne de jour en jour, mais il semble bien qu'elle n'est pas encore au point.

Néanmoins, il est probable qu'on utilisera de plus en plus ce procédé car les résultats obtenus dernièrement, avec le Technicolor, le Multicolor et le Kodacolor de Keller Dorian sont plutôt encourageants.

On dit que l'on peut s'attendre à mieux encore dès que l'on emploiera les procédés Colorcraft et Cinecolor que l'on est entrain d'expérimenter en ce moment.

Mais ceci est le secret de 1931. On en reparlera à la fin de l'année

## Le tour du Monde de Douglas Fairbanks

Douglas Fairbanks, dont le dernier film «Reaching for the Moon» paraît actuellement à New York, s'est embarqué le 4 janvier à San-Francisco à bord du «Belgenland».

Accompagné du metteur en scène Victor Fleming, qui collabora jadis avec lui pour plusieurs films et de son secrétaire particulier Charles Lewis, Douglas Fairbanks va chasser le tigre et l'éléphant aux Indes et en Chine. Son itinéraire passe par Honolulu, Pékin, Shanghai, Hong-Kong, Angkor, Calcutta, la région de l'Everest, Benarès, Delhi et Karachi. Puis un avion le transportera à l'embouchure de l'Euphrate ensuite au Caire. De là, Douglas gagnera l'Europe; il retrouvera Mary Pickford à Baden-Baden, et après un séjour dans cette station thermale, ils prendront le chemin du retour, par l'Atlantique.

Au cours de son voyage en Orient, des prises de vues seront faites de diverses parties de chasse et excursions aux coins les plus curieux où séjourneront les voyageurs.

**MOHAMED ALY**

**ALEXANDRIE**

**Programme du Lundi 2  
au Dimanche 8 Février 1931**

**Un grand film parlé français**

**LE ROI**

**DES RESQUILLEURS**

**avec**

**GEORGES MILTON**

**Le célèbre et populaire  
comique parisien**

**Un bel effort**

**Bilan de la production cinématographique en 1930**

Laissons volontairement de côté la France pour qui l'année 1930 a été particulièrement féconde et dont l'effort ne fait que commencer. Il se peut que 1931 marque notre revanche. L'année se présente sous les plus heureux auspices.

En Allemagne, l'activité des différentes firmes n'a pas été moindre, et malgré la crise venue dans les derniers mois de l'année. Cependant, la production allemande, bien que supérieure à la production française, marque un sensible recul sur celle des années 1929 et 1928. En effet, sur 300 films censurés en Allemagne dans le courant de l'année 1930 146 sont de production allemande, alors que celle-ci atteignit 192 en 1929, et 221 en 1928.

Par contre, l'équipement des salles est poussé avec activité; l'Allemagne compte en effet 1.900 salles équipées sur 5.200, dont 2.500 donnant des représentations quotidiennes.

En Angleterre, la production du film parlé est également en grand progrès. Il y a un an seulement, l'opinion générale était que le film parlé devait ruiner l'industrie cinématographique nationale. Ces craintes étaient vaines puisque, loin de périr, celle-ci accuse une vitalité extraordinaire.

Dans le courant de l'année 1930, 288 films furent tournés par les producteurs anglais (contre 160 en 1929); sur ce nombre on compte 191 grands films et 97 de court métrage. Bien entendu, les chiffres ci-dessus ne représentent qu'une faible partie des besoins de l'exploitation anglaise, qui absorba, en 1930, 1.445 films d'importation étrangère (dont 1.376 films américains).

L'Angleterre possède à l'heure actuelle 4.300 salles de cinéma, dont 2.765 sont équipées pour le film sonore.

En Italie, le premier film parlé, américain, naturellement, fut introduit

en 1929. L'opinion publique accueillit d'abord la production parlée avec curiosité puis avec indifférence; elle finit cependant par s'y habituer et les salles s'équipaient de plus en plus nombreuses. A ce moment, l'industrie nationale était pour ainsi dire inexistante. C'est alors que M. Pittaluga entreprit de faire renaître l'industrie cinématographique italienne; c'était une entreprise ardue, mais il s'y attela sans faiblir et sous son impulsion ce fut le miracle. De grands studios furent aménagés à Rome, munis des derniers perfectionnements. En cinq mois, 12 grands films furent tournés par la Cines-Pittaluga. Ils obtinrent un éclatant succès, non seulement auprès du grand public, mais aussi parmi les intellectuels, les artistes, l'aristocratie.

On peut dire qu'à l'heure actuelle, l'industrie cinématographique italienne est en plein développement.

En Autriche, la production cinématographique était presque complètement arrêtée; mais dans le courant du second semestre de 1930, elle commençait à manifester une certaine ac-

**PROCHAINEMENT  
INAUGURATION**

du

**Cinéma Roxy Palace**

**EX-LUNA PARK. Héliopolis  
Caire.**

**Le plus grand et le plus beau**

**Cinéma d'Orient**

tivité. C'est ainsi que 4 films parlés furent produits à Vienne dans cette période.

L'Autriche compte 867 salles, dont 145 sont équipées pour le sonore. La ville de Vienne possède à elle seule 184 salles, dont 97 équipées.

En Tchécoslovaquie, l'industrie cinématographique est encore toute jeune, mais déjà elle fait preuve d'une vitalité tout à fait caractéristique; elle a produit dans le courant de l'année 1930 un assez grand nombre de films muets, ainsi que quelques films parlés et sonores. Sur les 1.485 films visés par la censure, 216 films (dont 4 parlés) sont d'origine tchèque. Les autres, soit 1.269 (dont 440 parlés) sont d'importation étrangère et en majorité d'origine allemande.

La Tchécoslovaquie possède 1.850 salles, dont 137 équipées pour le parlé; il faut ajouter que la transformation des salles est rapide et le nombre des salles équipées est destiné à croître très vite.

En Russie, il y a deux grandes étapes à noter dans l'évolution du cinéma. La première étape fut la création en 1925 du Sowkino; la seconde fut, en 1929, la concentration du cinéma soviétique.

Le plan quinquennal prévoit un immense programme de réalisations cinématographiques et a provoqué la naissance de centrales cinématographiques nouvelles. Dans ce programme sont envisagés 50 grands films et la construction de 3.000 appareils pour 1931.

La production russe de 1930 est composée presque uniquement de films de propagande mais conçus avec un sentiment artistique très poussé. Les trois grandes sociétés, Sowkino, Wukru et Majrabpom, ont produit, dans le courant de l'année écoulée, 32 grands films. La Russie possède actuellement 5.200 salles de cinéma, dont un grand nombre est déjà équipé; on envisage l'équipement de la presque totalité des salles.

Dans les autres pays de l'Europe, l'industrie cinématographique n'existe pour ainsi dire pas. Dans quelques pays comme la Pologne, l'Espagne, la Suède où l'industrie cinématographi-

que n'est pas tout à fait négligeable, on a produit quelques films muets pour la plupart. Avec l'extension prise par le parlé, il est permis de penser que ces pays feront l'effort nécessaire en vue de la création ou du développement de l'industrie cinématographique nationale.

Au Japon, l'industrie cinématographique, déjà vieille de 32 années, fut littéralement bouleversée par la nouvelle technique. Le film parlé obtint presque tout de suite un succès considérable et les importations de bandes étrangères et principalement américaines, augmentèrent dans de très grandes proportions. Devant cette invasion, les sociétés japonaises telles que la Nikkatsu, la Shoshiku, la Ielkoron Kinema réagirent si bien qu'à l'heure actuelle elles sont à la tête de la production.

Il existe au Japon 1.800 salles de cinéma dont un grand nombre équipées.

L'année cinématographique aux Etats-Unis a été, en dépit des crises financières, presque aussi prospère qu'en 1929; certaines maisons ont même été plus favorisées qu'en 1929. Le film parlé s'est indiscutablement implanté en Amérique et le grand public n'apprécierait que difficilement des bandes muettes.

Les sociétés de production, pour parer à la crise grandissante, ont bien essayé d'un nouvel appât destiné à attirer le public: le film large. Mais on ne saurait guère faire des pronostics à ce sujet, dès maintenant. La question de la télévision ne saurait non plus être envisagée à l'heure actuelle, celle-ci étant loin d'être au point.

En 1930, les 75 studios situés à Hollywood et aux environs de New York, ont produit 540 grands films, pour la plus grande part parlés, et environ 2.000 films parlés de court métrage.

Il y a, aux Etats-Unis 16.000 salles de cinéma donnant des représentations quotidiennes; 13.000 d'entre elles sont équipées pour le sonore.

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation du cinéma en ce début d'année. Nous n'avons pas la prétention d'avoir été complets et nous croyons par la suite compléter et développer ce tableau.

Ch. P.



# L'Opinion des autres

## Le silence de Louis Lumière.

*Continuons notre glane d'articles relatifs à la statue que l'on veut élever à Le Prince inventeur du cinéma (!) M. Henri Clouzot, dans «L'Opinion», explique le silence de Louis Lumière:*

La question méritait d'être tirée au clair, et nous allions recourir à «L'Histoire du cinématographe», de Michel Coissac quand le facteur déposa sur notre table une brochure de Roux-Parassanc... Et l'image s'anima, «merveilleuse et véridique histoire d'une grande invention». Cette invention, on s'en doute, c'est le cinématographe. L'auteur passe au crible toutes les pièces du procès. C'est un témoin, qui rapporte ce que ses yeux ont vu, c'est un critique qui ne paie ni de mots ni de phrases. Il va nous donner la clef du mystère.

Il est probable que si le cinéma n'avait pas dépassé et au delà la portée que lui supposait son auteur, personne n'eût songé à lui en contester la propriété. Mais si sept villes se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, comment l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, l'Autriche ne revendiqueraient-elles pas pour leurs concitoyens la plus grande découverte que la civilisation ait faite depuis l'imprimerie? Malheureusement des descriptions d'appareils et des brevets ne se rapportent souvent qu'à des expériences de laboratoire. Ils n'ont devant la critique historique, guère plus d'importance que les privilèges royaux accordés aux siècles passés à des inventions qui n'ont jamais existé que sur le papier. Quand on en arrive aux projections publiques, c'est-à-dire aux projections devant des spectateurs on s'aperçoit qu'elle ne remontent pas plus que 1895, date de la séance à la Société d'Encouragement.

Voyez, au contraire, ce que fait Lumière. Il se présente avec un appareil réversible, c'est-à-dire donnant la projection après avoir servi à la prise de

vue, si bien construit, si pratique, si définitif qu'il servira de base à tous ceux qu'on construira pendant trente-cinq ans. Les scènes animées qu'il projette au Grand Café du boulevard des Capucines attirent des milliers de spectateurs. On crie au miracle, on croit à un artifice de prestidigitation.

Tout cela, il faut le dire, parce que Lumière ne parle pas, ou quand il parle (comme il vient de le faire avec Hervé Lauwick), ce n'est pas en Prométhée qui a dérobé les feux du soleil pour doter l'humanité d'une vision nouvelle de l'Univers, c'est en bon père de famille qui retrace les premiers pas de son enfant: «Cette barque sort tout simplement du petit port, qui était devant chez mon père, à La Ciotat, l'arroseur travaillait dans mon jardin, c'est ma famille qui descend du train. Tout le monde trouvait cela fort amusant et rien de plus. Ah! qu'on fait de belles choses maintenant!»

Oui, mais ces belles choses, le sourire pathétique de Charlot, la beauté de Greta Garbo, la déchéance de Jannings, les larmes de Lilian Gish, c'est ce grand vieillard aux cheveux blancs, au visage rasé et bienveillant, silencieux dans son jardin de Neuilly, comme Joffre dans son parc de Louveciennes, qui les a permises, parce qu'un jour, en regardant le Kinétoscope d'Edison, il a conçu la plus géniale invention de notre siècle.

## JOSY PALACE

CAIRE

Programme du Lundi 2 au  
Dimanche 8 Février 1931

TED LEWIS  
dans

L'AME DU JAZZ

MARIA CORDA  
et le regretté  
MILTON SILLS  
nous reviennent dans:

L'AMOUR  
ET LE DIABLE

## Cinéma et Littérature

M. Léon Daudet traite de toutes les questions avec un égal bonheur. Il a de s'opinions politiques, mais il a aussi des idées en littérature, en art, en médecine, en philosophie. Rien de ce qu'il écrit n'est indifférent. Il est un des hommes qui sentent le mieux notre époque et qui savent le mieux définir et juger les courants qui l'animent. Il a publié quelques articles de critique qui sont parmi les seuls qui resteront. C'est que M. Léon Daudet n'a pas que de l'érudition et de l'intelligence. Il a de la sensibilité, de l'âme. Ainsi peut-il découvrir les talents naissants, les dons exceptionnels pressentir les aspirations de la jeunesse. Ceux qui ont de l'âme ne vieillissent jamais et ne condamnent aucune nouveauté pourvu qu'ils sentent en elle de la générosité, de la vie.

M. Léon Daudet vient de consacrer un livre, «La Femme et l'Amour» à «la femme, à sa beauté, au soulagement qu'elle procure, à l'homme, ici-bas, par l'amour et la gamme de ces sentiments qui vont de l'enthousiasme à la pitié». La nature masculine apparaît à M. Léon Daudet, brutale et sommaire. La noblesse des sentiments lui semble beaucoup plus rare chez les hommes que chez les femmes, même dégradées.

Dans «La Femme et l'Amour», M. Léon Daudet n'oublie ni la mégère, ni la ménagère, ni la vendeuse, ni la dactylo, ni les courtisanes, ni les femmes de lettres, ni les actrices, les étoiles.

La «star», personnage féminin nouveau, semble l'avoir intéressé. Il a vu des centaines de films et des centaines d'étoiles. Il a sur la vie des vedettes des réflexions amusantes. «Le but de la femme étant l'amour (sous toutes ses formes) et la représentation de l'amour, je me demande comment : ces jolies personnes ont le temps et le moyen d'aimer autrement qu'à l'écran. Les journaux sont remplis de leurs divorces et séparations de biens. Elles gagnent des sommes énormes ; donc el-

les doivent être extrêmement exploitées et grugées. D'où méfiance, soupçon, dureté.»

Deux étoiles l'ont séduit, la subtile Lilian Gish et surtout Lya de Putti qui est «une artiste—puissamment expressive et une ravissante beauté.»

M. Léon Daudet a une page très profonde sur le langage des regards qui est plus immédiat, décisif et prolongé que celui de la parole : c'est un langage qui lie dans les profondeurs. «Les grandes amours naissent souvent de l'échange fortuit, entre homme et femme, d'un seul regard.»

Le regard de Mme Lya de Putti est apparu à M. Léon Daudet comme «un phare à feux tournants qui à chaque tour, exprime un nouvel aspect de la sensibilité, de la sentimentalité, de la sensualité féminine. C'est ce regard qui sème le tragique où il se pose sans s'attacher, tel un feu insaisissable dans la nuit. A certaines périodes j'ai vu, derrière ce regard, comme un voile attribuable à une préoccupation, à une mélancolie extrême qui ne correspondait pas du tout au film (Variétés)». La ligne corporelle, elle aussi, est expressive et «l'infinie souplesse en un corps de proportions parfaites s'accorde avec le polymorphisme du regard».

Tout le chapitre serait à citer — il faudrait dire plutôt tout le livre, — «Le propre de la femme hyper-femme, écrit encore M. Léon Daudet, c'est d'être insaisissable, de toujours trouver une fente dans le mur, une fenêtre brisée dans la mansarde, une porte de sortie quand elle est pigée, un interstice, un échappatoire, ne serait-ce que l'oubli. De Manon Lescaut, Mme Lya de Putti rendait l'insaisissable.»

M. Léon Daudet n'est pas tendre pour certaines productions. La plupart des scénarios lui paraissent faits en série par des prisonniers ou «des collégiens riches qui n'auraient connu de femme qu'au parloir». La négligence de la psychologie lui paraît une des caractéristiques de l'art le plus psychologique qui soit, car l'écran «fait pénétrer le spectateur dans l'intimité morale de l'étoile, dès que celle-ci n'est plus ne poupée, un mannequin».

Ailleurs, M. Léon Daudet écrit : «Je crois bien que «Tristan et Yseult» re-

présente, avec le sommet de la musique, le sommet de la passion amoureuse après laquelle — disait mon père — il n'y a plus qu'à crever.»

Au cinéma, M. Léon Daudet n'a pas trouvé un sommet pareil. Il y a des films tragiques, émouvants, horribles. Il n'y a pas de grand film d'amour.

*René Girard.*

## Ce qu'on prépare

«UN SOIR AU FRONT». — Les à côtés d'un film présentent toujours un côté assez imprévu. Ainsi, récemment, Alexandre Ryder récapitulait avec Jaquelux les... accessoires indispensables à une prise de vues et l'on pouvait entendre ceci: 25 tonnes de neige, 10 chevaux morts, 30 cadavres ordinaires (existerait-il des cadavres extraordinaires?) 100 kilos de dynamite, 2000 kilos de fils de fer barbelés et trois boîtes de grenades.

Il est évident qu'avec ces... quelques accessoires, Alexandre Ryder peut composer un tableau assez saisissant.

\*  
\*\*

Dans les ruines du château de Saulécourt, le lieutenant Siredon parle, au coin de la cheminée détruite, avec Marianne Heller. Celle-ci est revenue là pour rechercher les souvenirs personnels de son mari, afin de les remettre à son fils Jean.

— Votre mari était naturalisé français, questionne Siredon?

— Oui, et il est mort au début des hostilités.

— Il était originaire de quel endroit?

— De Cologne.

— Allemand?

— Oui, mais mort pour la France.

Les scrupules de Siredon se seraient calmés si brusquement on ne venait de découvrir, dans une cantine abandonnée, l'uniforme d'officier allemand du capitaine Heller, qui a été arrêté dans nos lignes comme espion. Cette scène émouvante d'«Un soir au front», que tourne Alexandre Ryder, est l'une des plus pathétiques de l'œuvre d'Henry Kistemaekers.

BOMBARDEMENT. — C'est pendant une scène d'«Un soir au Front», que réalise Alexandre Ryder.

Belieres, qui personnifie Couturon, doit à un certain moment se porter en avant des lignes et se cacher de temps à autre dans des trous d'obus tandis que l'artillerie bombarde.

Tout est réglé, les exploits sont prêts et partent au commandement d'Alexandre Ryder.

— Oh! la belle explosion, mais... soudain l'angoisse fait place à l'étonnement, Belieres est littéralement enfoui... blessé?... non, heureusement, mais il a eu chaud... la mine était placée un peu trop près.

Le cinéma n'est pas toujours sans danger.

\*  
\*\*

On va tourner LA COMEDIE DU BONHEUR. — M. Marcel l'Herminier, le talentueux réalisateur du deuxième film OSSO, «Le mystère de la Chambre Jaune», qui sera présenté le 21 Janvier, au Moulin Rouge, met les dernières touches au découpage de la «Comédie du Bonheur», que vient de terminer Marie Murillo, d'après la célèbre pièce de Nicolas Evreinoff et Fernand Nozieres.

Pour ce film, une distribution formidable est prévue et sera annoncée très prochainement.

M. Carmine Gallone, le célèbre metteur en scène qui va réaliser prochainement «Ma cousine de Varsovie», pour les films Osso, vient d'arriver à Paris.

## Pola Negri va débiter sur une scène à Londres

La star Pola Negri va débiter prochainement au Coliseum de Londres. Le contrat viendrait d'être signé. Elle paraîtra d'abord dans un sketch dramatique dont elle aurait donnée elle-même le sujet et qui a été écrit par un auteur français connu. Elle apparaîtra ensuite successivement en costume de bohémienne russe, en danseuse et en vedette d'une boîte de nuit à la mode de Paris. Pola Negri jouera et chantera en anglais.

Ce que nous chantera**GEORGES MILTON**

dans

**LE ROI DES RESQUILLEURS**

Les chansons créées par Georges Milton, le sympathique et populaire comique parisien dans «LE ROI DES RESQUILLEURS» seront bientôt sur toutes les lèvres.

Nous publions aujourd'hui le texte original et intégral.

**J'AI MA COMBINE**

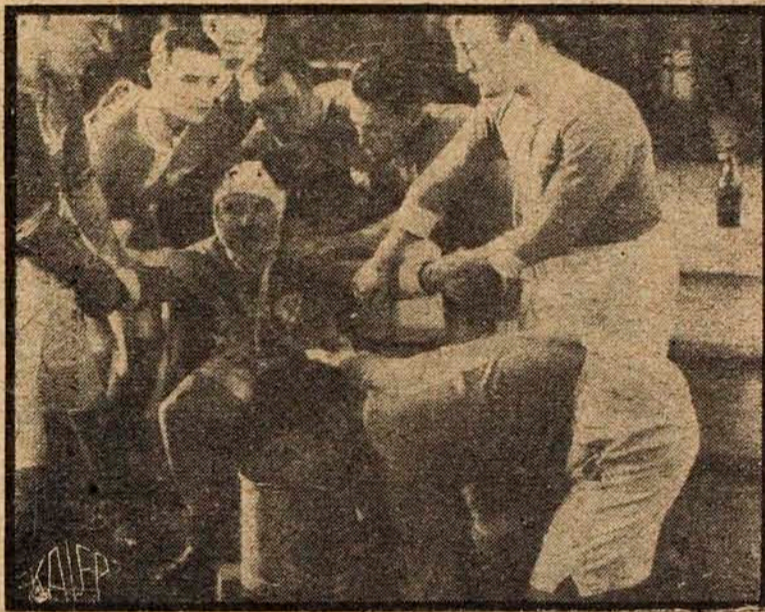
1er COUPLET

Y a beaucoup de gens qui s'font du mauvais sang  
 Ils sont hésitants  
 Pal's et tremblant...

En tout' sincérité, j' plains ces gens là  
 Je n'suis pas comme ça  
 Car j'm'en fais pas.  
 On a beau faire et beau dire  
 C'est mieux d'avoir le sourire  
 Et de savoir tout le temps  
 Etr' content...

REFRAIN

J'ai ma combine!  
 J'amaï dans ma vie rien ne me turlupine  
 J'ai ma combine!  
 Je gard'mon p'tit cœur blanc comme la blanche hermine  
 Les soucis, merci, ça m'est égal  
 Les ennuis, tant pis, j'm'en fiche pas mal...  
 J'ai ma combine!  
 C'est banal, mais c'est jovial, c'est l'principal!



2ème COUPLET

Y a des gens qui n'sav'nt pas aimer les petites femmes  
 Chaque fois qu'ils s'enflamm'  
 Ils font des drames...  
 Si leurs maitress' les tromp'nt, ils crient au crim'  
 Et puis pim - pim - pim!  
 Ils les abiment!...  
 Moi jamais un'seul' maitresse...  
 Ne m'a mis dans la detresse...  
 J'en ai, par bonheur,  
 Toujours plusieurs!...

REFRAIN

J'ai ma combine!  
 Jamais dans la vie l'amour n'me turlupine  
 J'ai ma combine!  
 Je gard'mon p'tit cœur blanc comme la blanche hermine  
 Les soucis, merci, ça m'est égal  
 Les ennuis, tant pis, j'm'en fiche pas mal...  
 J'ai ma combine!  
 C'est banal, mais c'est jovial, c'est l'principal!

# C'EST POUR MON PAPA

## 1er COUPLET

J'ai des parents qui ne sont pas du tout assortis  
 Papa est p'tit  
 Tandis que maman est grand'jolie et fait du sport  
 Mon père avec ma mère a toujours fort,  
 Elle commande à chaqu'coup  
 Des rob's de chez Patou,  
 Mais elle habill'Papa  
 Au décrochez moi ça!



## REFRAIN

L'habit qui n'va pas  
 C'est pour mon papa!  
 Les plus beaux vêt'ments  
 C'est pour maman!  
 Le livreur c'est tout l'temps pour ma mère  
 Les factur's, c'est tout l'temps pour mon père  
 Les vieux pyjamas  
 C'est pour mon papa  
 Les dessous troublants  
 C'est pour maman!  
 Ses chausser'sont coquett's  
 Mais les plus sal's chaussett's  
 C'est pour mon papa!

## 2ème COUPLET

C'est à maman qu'les gens font toujours des beaux cadeaux  
 Mais papa c'nigaud  
 N'çoit qu'la peau

Tous les ans, l'jour d'sa fête, maman se fait offrir  
 Des chos' de prix qui font toujours plaisir  
 Elle a des objets d'art  
 Des sacs en peau d'lézard  
 Et mon père a aussi  
 Des sacs en peau d'zébi.

REFRAIN II

Le pot d'pétunia  
 C'est pour mon papa  
 Mais les gros diamants  
 C'est pour ma maman  
 Le plus beau c'est tout l'temps pour ma mère  
 Le plus moch'c'est tout l'temps pour mon père  
 Le p'tit agenda...  
 C'est pour mon papa  
 Les bonbons fondants  
 C'est pour la maman.  
 Elle invit'tous les gens  
 Qui lui font des présents  
 Qui lui font des présents  
 Mais les frais du r'pas  
 C'est pour mon papa!

3ème COUPLET

Maman chaqu' matin fait sa petite ballade en auto  
 Papa se lève tôt  
 Et s'top' le métro  
 Maman au five o'clock, boit l'thé avec ses amis.  
 Papa ne rouspét' pas  
 C'est lui qui fait l'repas  
 Il r'çoit les livraisons  
 Et balaye la maison.

REFRAIN III

Fair' les œufs sur l'plat  
 C'est pour mon papa,  
 Fair' du boniment  
 C'est pour maman!  
 Le tango, c'est tout l'temps pour ma mère  
 Le balai, c'est tout l'temps pour mon père  
 Fair' la soupe au chat  
 C'est pour mon papa  
 S'payer d'l'agrément  
 C'est pour maman  
 Quand elle flirte un peu trop  
 Avec les gigolos  
 Fair' pisser Mirza  
 C'est pour mon papa!

4ème COUPLET

Cher public, ce qui ferait tout à fait mon bonheur  
 C'est qu'avec ardeur  
 Vous chantiez en chœur

Alignez-vous scranos, ténors et barytons  
 Et reprenez avec moi la chanson  
 Pas besoin de s'appliquer  
 C'est pas compliqué  
 Si vous n'la savez pas  
 Vous f'rez tarata ta

## REFRAIN IV

Tout ce qui n'va pas  
 C'est pour mon papa  
 Tout c'qui est charmant  
 C'est pour ma maman...  
 Les sourires c'est toujours pour ma mère.  
 Les critiqu's c'est toujours pour mon père  
 L' m'sieu qui s'en va  
 C'est pour mon papa  
 S'il dit c't' épatant  
 C'est pour ma maman  
 Mais les applaudissements  
 C'a c'est bien différent,  
 N'les ménagez pas  
 Car ça c'est pour moi!

FIN

## INJUSTICE

Il paraît que les partenaires de vedettes féminines américaines commencent à «en avoir assez». En effet, les partenaires des vedettes se plaignent que ces femmes accaparent trop

souvent l'objectif de la caméra et c'est ainsi qu'il y a quelque temps, la scène suivante se passa dans un studio à Hollywood.

Tout était prêt pour tourner, la vedette était là, on n'attendait que son partenaire, enfin celui-ci arriva, mais sans être maquillé le moins du monde.

Le metteur en scène l'interrogea:

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas maquillé?

L'acteur se tourna et montra son cou qui était bien maquillé en disant:

— Je suis maquillé ici parce que c'est l'unique emplacement qui a la chance d'être pris par l'objectif, quand je travaille avec cette femme.

## On sonorise la flotte britannique

On annonce que l'Amirauté Anglaise vient de passer diverses commandes pour l'installation d'appareils sonores à bord du cuirassé «Queen Elisabeth» ainsi qu'à bord du RENOW.

C'est sans doute un essai qui sera suivi par la sonorisation de toute la flotte et un exemple qui s'imposera, certainement aux autres Marines.

## JOSY PALACE ALEXANDRIE

Programme du Vendredi 6  
 au Jeudi 12 Février 1931

Une émouvante évocation  
 de la Grande Guerre

LA TRAGÉDIE  
 DE SCAPA FLOW

avec

CLAIRE ROMMER &  
 OTTO GEBUHR



# Le roman de Dolorès del Rio

Les vedettes mexicaines du cinéma américain sont, à l'heure actuelle assez nombreuses. Dolorès Del Rio, Lupe Velez, Mona Rico, Raquel Torrès, Lupith Tovar sont les plus connues d'entre elles, avec bien entendu, Ramon Novarro, du côté hommes.

Dolorès Del Rio aura même été la première d'entre elles à connaître la popularité sur les écrans américains et même mondiaux.



Comme Ramon Samanyegos-Novarro Dolorès Asunsolo (c'est son nom de jeune fille) est née à Durango. Elle y vit le jour en 1905, le 3 août.

Son père, J. L. Asunsolo, était établi banquier dans cette ville du nord du Mexique et sa mère Antonia, faisait partie de la haute société locale.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, la jeune Dolorès vécut dans le ranch que ses parents possédaient dans les environs de Durango. En 1910, d'importantes affaires appelèrent M. Asunsolo à Mexico et il ne tarda pas à s'y fixer avec sa femme et la petite Dolorès.

A sept ans, Dolorès que l'on appelait Lolita dans l'intimité, fut mise en pension à Mexico même, au couvent de Saint-Joseph.

Elle y resta huit ans, Fin 1919, la famille Asunsolo partit pour un long voyage en Europe, et Dolorès les y accompagna.

Ils séjournèrent assez longtemps à Madrid et c'est au cours d'une des nombreuses réceptions auxquelles elle fut invitée dans la haute aristocratie espagnole que Dolorès fut présentée au Roi et à la Reine d'Espagne, avec qui elle a par la suite entretenu des relations suivies.

En 1920, les Asunsolo étaient de retour à Mexico et Dolorès alla terminer ses études pendant une année encore au couvent Saint-Joseph.



En 1921, Dolorès qui avait alors seize ans, commença à mener la vie mondaine d'une jeune señorita de grande famille dont l'avenir est de trouver un mari et de fonder une famille. Son temps se partageait en ré-

ceptions, organisations de ventes de charité, et en séjours de repos au ranch familial, aux environs de Durango.

C'est d'ailleurs au cours d'une de ces ventes de charité que Dolorès rencontra celui qui devait devenir son mari. Jaime Del Rio. Fils d'une des grandes familles mexicaines, lui aussi, il évoluait dans le même cercle de relations que la jeune Dolorès Asunsolo et eut un jour l'occasion de lui demander de préparer un numéro de danse à une soirée organisée par Mme Del Rio mère au profit d'une œuvre charitable.

Quelques mois plus tard, à dix-sept ans à peine, Dolorès Asunsolo devenait Mme Del Rio.

Durant les trois années qui suivirent ce fut pour la jeune femme la fastidieuse vie mondaine dans toutes ses manifestations coupée de temps à autre par quelque voyage en Europe, le plus souvent.

Très douée pour la danse — elle avait étudié cet art sous la direction d'un danseur réputé, Alonzo, et d'une grande danseuse madrilène, Bilbainitta — et aussi pour le chant, pareille existence ne pouvait que peser, à la longue, à Dolorès Del Rio.



En 1925, une circonstance fortuite devait décider de sa vie. En effet, à cette époque le metteur en scène américain Edwin Carewe était de passage à Mexico, au cours d'un voyage de vacances.

Un soir, au Café Abel, l'un des endroits les plus sélects de la capitale mexicaine, Carewe se trouva en présence de Dolorès Del Rio. Présenté à cette dernière par un ami commun, officier américain attaché de l'ambassade, le réalisateur se rendit immédiatement compte des possibilités cinématographiques de cette magnifique jeune femme si douée pour la danse et d'esprit si cultivé.

Rencontrant de nouveau Dolorès et son mari quelques jours plus tard, Edwin Carewe ne leur cacha pas qu'il entrevoyait un réel avenir pour Dolorès dans la carrière cinématographique et

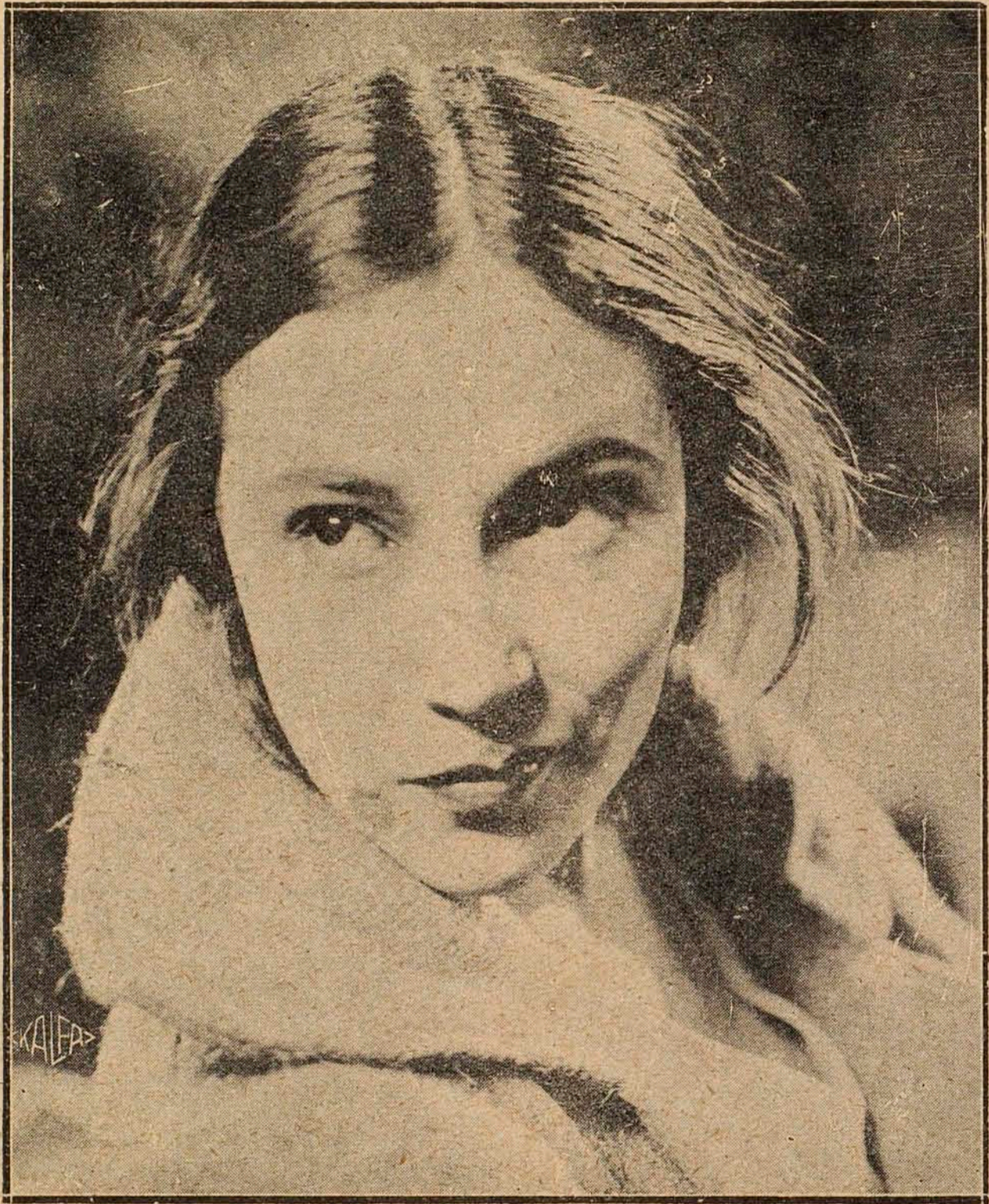
s'offrit à faciliter ses premiers pas dans cet art si complexe.

Cette proposition fut accueillie par Jalme Del Rio avec le sourire qu'on accorde aux plaisanteries; mais Dolores comprit qu'il y avait dans les paroles de ce réputé réalisateur américain autre chose qu'une boutade.

Il fut pourtant convenu que les Del Rio au cours d'un prochain séjour à

roth Mackail était la vedette avec Jack Mulhall.

Toujours avec Edwin Carewe pour metteur en scène, Dolores Del Rio tournait ensuite successivement aux studios First National «High Steppers» avec Mary Astor et Lloyd Hughes et *Pal First* avec Lloyd Hughes. Sur les affiches de ce dernier film, le nom de Dolores Del Rio était mentionné. La



Los Angeles, reverraient leur ami Carewe et que Dolores tournerait un «bout d'essai».

Ce qui avait été convenu se réalisa quelques mois plus tôt. Au début de 1926, non seulement Dolores Del Rio tournait sous la direction d'Edwin Carewe un «bout d'essai» concluant mais encore ce dernier lui confiait sans tarder un rôle assez important dans «Joanna», un film First National dont Do-

carrière d'une nouvelle vedette commençait.

Les Del Rio s'installèrent donc définitivement à Hollywood. Dans les premiers temps, tout alla bien. M. Del Rio ne quittait presque pas sa femme. Il lui servait de secrétaire, d'administrateur. Il traitait les questions d'argent avec les firmes. Ses amis mexicains qui venaient lui rendre visite au studio se montraient même surpris du

changement qui s'opérait visiblement en lui. Il ne manifestait aucun sentiment de jalousie: il souriait lorsque Dolores devant la camera souriait à un autre homme et lui donnait ses lèvres.

Puis, insensiblement, cette attitude se modifia, ainsi que l'a si bien raconté dernièrement notre confrère J. Frick dans «Mon Ciné». Les premières interprétations de Dolorès Del Rio ne lui avaient pas conféré tout de suite le titre de vedette. elle n'était pas encore très connue dans le monde cinématographique. Mais dès que le succès commença à attirer l'attention de tous sur le talent de la jeune femme, une double évolution s'opéra. D'abord chez Dolores qui se sentit plus indépendante et qui eut certainement le tort de le montrer, ensuite chez M. Del Rio, qui comprenait maintenant toute l'étendue du danger qui menaçait son bonheur.

Car le succès et la popularité naissante de Dolorès Del Rio devaient s'affirmer très rapidement. Tout de suite remarquée par les producteurs et réalisateurs, elle ne tourna pas moins de dix films au cours des années 1926 et 1927...

Même, les circonstances firent qu'elle échappa rapidement à la direction de celui qui l'avait découverte et guidée.



Après les trois premiers films First National que nous avons mentionnés, Dolores Del Rio tourna un film aux studios Universal: «The Whole Town's talking» avec le comédien de «Jazz»: Edward Everett Horton.

Peu après, ce fut le premier grand succès de Dolorès. Elle tourna le rôle de la petite Française Charmaine dans le grand film de guerre de Raoul Walsh: «Au Service de la Gloire» (What price Glory?) avec Edmund Lowe et Victor Mac Laglen.

Ce film n'était du reste que le premier de six qu'elle tourna pour Fox. Le deuxième fut «My wife's honor», avec Don Alvarado, et le troisième (Châteaux de Sable) (The Gateffay of the moon). Le quatrième et le cinquième furent réalisés par Raoul Walsh: ce furent «Les amours de Carmen», adaptation très libre de l'œuvre de Mé-

rimée avec Dolores dans le rôle de la Carmencita. Victor Mac Laglen dans celui d'Escamillo, et Don Alvarado dans celui de José. L'autre film fut «La Danseuse Rouge», film d'atmosphère russe qui souffrit beaucoup de son passage à la censure française...

Le dernier film de Dolorès Del Rio pour Fox fut «La Rose de la Jungle» (Jungle fever), une production assez quelconque.



Donc peu à peu, Dolores prenait de l'importance au point de vue commercial, et les directeurs de films la ménageaient, la considéraient comme une force artistique qui représentait d'innombrables dollars.

On ne rudoyait pas le mari, on se montrait toujours charmant à son égard, mais M. Del Rio était devenu «M. Dolorès Del Rio», qui n'avait pas voix au chapitre, qu'on ne consultait jamais. S'il voulait donner son avis au cours d'une discussion d'affaires, on se gardait de l'interrompre, mais on ne tenait aucun compte de ses réflexions, et la décision n'appartenait... qu'à sa femme.

Dolores Del Rio avait prit l'habitude de commander et d'être obéi. Comment aurait-elle pris au sérieux les remontrances de son mari, alors qu'elle voyait un homme comme Edwin Carewe s'incliner devant ses moindres volontés et lui donner raison?

Au début de 1928. Edwin Carewe, libéré des engagements qui avaient interrompu sa collaboration avec Dolorès Del Rio, retrouva la vedette qu'il avait lancée et put se consacrer à une réalisation importante qui devait affirmer définitivement le talent de l'artiste et du réalisateur tout à la fois.

Ce fut «Résurrection», que Carewe, tourna d'après le roman de Tolstoi et qui constitue une des rares réussites du cinéma américain dans la production de films d'atmosphère étrangère.

La Maslova de Dolores del Rio fit sensation et United Artists, éditeur du film n'hésita pas à admettre Dolorès au rang de ses vedettes.

Pendant la préparation du premier film où elle figurait comme grande vedette et que réaliserait encore Edwin Carewe. Dolores fut «prêtée» à la Metro-Goldwyn-Mayer.

Pour cette firme, elle tourna un film d'importance: «La Piste de 98», sous la direction experte de Clarence Brown film réalisé en 1928, mais que nous voyons seulement à présent à Paris.



Fin 1928, Dolores Del Rio commença donc avec Carewe pour mettre en scène une série de trois films sonores agrémentés de chants qui, sans être de la classe d'«Au Service de la Gloire» et de «Résurrection», connurent néanmoins, grâce surtout à la beauté et au charme de leur vedette, un aimable succès.

Ce furent: «Ramona» adapté du roman classique en Amérique d'Helene Hunt Jackson, et pour lequel Mabel Wayne composa une romance qui connut une extraordinaire vogue mondiale Puis: «Vengeance» (Revenge), adapté d'un conte de Conrad Bercovici: «La Fille du dompteur d'ours»; et enfin «Evangéline», également adapté d'un classique de la littérature américaine et dont la trame particulièrement pathétique offre plus d'un émouvant point de rapprochement avec la vie privée de la vedette à l'époque où ce film fut tourné.

Car, au plus fort de la gloire de sa femme, M. Del Rio souffrait en silence. Il connut une vraie torture morale et s'efforça de se rendre utile. Il voulut conquérir une situation dans le monde cinématographique et fit des expériences malheureuses. Il essaya de fonder plusieurs affaires, il échoua. Il écrivit des scénarios, des romans. La gloire ne voulut pas de lui.

Sa femme se moquait. De quoi se plaignait-il vraiment? Est-ce que sa gloire à elle ne devait pas lui suffire? Ils eurent des mots aigres-doux, et comme il l'aimait follement, il s'irrita de constater qu'il ne dominait plus cette femme qui avait été son bien exclusif. Il se flattait d'être encore aimé d'elle. Il ne se trompait point. Au plus fort de leurs querelles conjugales, jamais Dolores ne cessa d'éprouver pour son mari une tendresse inaltérable, sans se rendre compte elle-même de l'intransigeance qu'elle témoignait.

Comme il n'avait pas voulu la suivre dans un voyage d'affaires, elle lui fit savoir par des gens de loi qu'elle se

disposait à demander le divorce. Il fut atterré par cette nouvelle que la presse américaine, selon ses habitudes, répandit dans toute l'Amérique en la commentant et en l'exagérant. Le mal s'aggrava, car M. Del Rio au lieu de sauter dans le train pour aller retrouver sa femme et la reconquérir, déclara d'avance la bataille perdue.

Pourtant, Dolores, si elle ne revint pas au domicile conjugal, laissa traîner les formalités du divorce. Elle croyait toujours que l'orgueilleux se déciderait à céder. Mais le même sang froid coulait dans leurs veines et ils s'entêtèrent... jusqu'au bout.

Jusqu'au bout! C'est-à-dire presque jusqu'à la mort de M. Del Rio. Il avait quitté l'Amérique. Il était venu échouer en Allemagne. Il vivait une existence modeste, ayant perdu presque tous ses biens dans de mauvaises spéculations. Lorsque Dolores apprit qu'il était condamné par les médecins elle s'affola et s'inquiéta de savoir si elle pourrait arriver à temps au chevet de son mari pour le sauver. Les télégrammes furent terriblement explicites. M. Del Rio n'avait plus que quelques jours à vivre!

Elle lui câbla des mots d'amour, le suppliant de pardonner, et ce fut lui qui répondit: «Je suis le seul coupable et c'est à moi d'implorer ton pardon!» Et il mourut.

## CINEMA METROPOLE

Programme du Mercredi 4  
au Mardi 10 Février 1931

Un chef-d'œuvre  
de l'écran parlant  
Un véritable joyau  
de la cinématographie

HAI-TANG

avec

La voluptueuse et énigmatique  
ANNA MAY WONG

Dolores Del Rio n'a pas tourné pendant de longs mois.

Elle a rompu le contrat qui la liait aux production Edwin Carewe et c'est sous la supervision de Joseph Schenk, président des Artiste Associés qu'elle vient de tourner son premier film parlant.

Ce film comporte naturellement des danses et des chants et l'action se déroule dans un beuglant du port de Marseille. Le titre en est: «The Bab One», qu'on peut traduire par: «La Mauvaise Femme» ou même comme l'a fait un confrère plus catégorique par «La Garce».

«The Bad One», qui est réalisé par George Fitzmaurice, vient de paraître aux Etats-Unis. Encore que ce film ait été assez bien accueilli son succès ne paraît plus avoir répondu aux espérances de ses producteurs. Peut-être Dolores sera-t-elle plus favorisée à son prochain film: «The Dove» (La Colombe) qu'elle tourne actuellement en anglais et en espagnol.

En quatre ans, Dolores Del Rio a conquis une réputation et une popularité considérables aux Etats-Unis; et seule peut lui être comparée la carrière triomphale également, d'une autre étrangère adoptée par le cinéma américain; Greta Garbo. Deux physiques deux tempéraments diamétralement opposés, et cependant deux gloires égales.

## Croquis de Studio

### L'Ingénieur du Son

Sa cabine vitrée, située à quinze pieds au-dessus du sol, est séparée du studio par une quintuple épaisseur de verre: il est dans le studio sans y être, voit tout sans être vu, mais n'entend rien.

Pendant les répétitions, à ses pieds, le réalisateur lance des ordres, les assistants s'affairent les artistes gesticulent: mais tout ce monde s'agite en silence. Aucun bruit ne lui parvient. Toute cette activité est dépouillée de son, qu'engloutit le matelas des murailles. Cette anesthésie de l'ouïe rappelle l'état du malade qu'on endort à l'éther; les formes et les couleurs prennent pour lui une virulence extraordinaire, alors que s'estompent et meurent les bruits...

Lorsqu'une scène est prise, il a pour charge de contrôler le son, au milieu de son trajet du microphone au laboratoire d'enregistrement. Un immense haut-parleur, qui se trouve à proximité, se met à tonitruer: le dialogue prononcé en bas, sur le plateau, se répète ici amplifié, métallique, gigantesque.

Les doigts sur ses manettes d'ébénite il règle l'amplitude des voix: il dose, gradue, augmente, étouffe, égalise. Il sait, en remuant un bouton d'un millimètre, dramatiser une réplique, en adoucir une autre, faire tonner un mot.

C'est à la fois, l'ouvrier et le poète du son banal qu'on lui prête pendant une fraction de seconde, et qu'il travaille, polit, assouplit, purifie, interprète, magnifie, transpose, transfigure et symphonise.

Il doit connaître toutes les langues, leur sens, leurs qualités, leurs imperfections. Il sait les corriger et les mettre en valeur.

La scène terminée le laboratoire l'enregistrement lui transmet immédiatement, par haut parleur, la cire impressionnée et le même dialogue retentit, métamorphosé par sa science du dosage, humain subtil ardent, ému, affecté de ses valeurs exactes et définitives.

## CINEMA MAJESTIC

CAIRE

Programme du Jeudi 5  
au Mercredi 11 Février 1931

LE POSTILLON  
DU MONT CENIS

Grand drame

MANNEQUIN  
DE PARIS

avec  
Marceline Day & Bert Lytel

Signe caractéristique : d'embellir ainsi les dialogues de ses congénères, l'ingénieur du son a-t-il mesuré toute la vanité de la parole humaine ? Toujours est-il que ce miraculeux magicien ne souffre pas d'exception — semble s'être enfermé pour toujours dans un mutisme dont celui du sépulchre peut seul donner une idée.

### Le Maquilleur.

Le maquilleur porte invariablement une blouse blanche, pour éprouver sans doute, par surimposition, l'exacte valeur de ses différents bâtons de fard.

Il a une besogne extrêmement délicate, qui exige une science de physicien, de médecin et de psychologue. Etant donné en effet, que l'on ne souffre aucun élément importun sur le plateau si la nécessité ne s'en fait pas strictement sentir, il ne doit y paraître qu'au moment où l'on a besoin de lui.

Mais pas cinq secondes plus tard. L'état de choses pour lequel on réclame ses bons offices peut prendre rapidement un tour catastrophique. Sur le visage surchauffé d'un acteur, la sueur qui perle sans arrêt suffit à diluer les pâtes superficielles et, lorsqu'il s'agit d'une femme, à constituer, comme son rimmel un combiné du plus désastreux effet. La tête est « ratée ». Il faut se débarbouiller complètement et se repeindre. Autant de temps perdu, et d'argent...

Pour éviter de telles calamités, le maquilleur se tient à l'affût derrière les décors. Les subtils calculs sur le degré de la température ambiante, le nombre de calories dégagées par les plafonnières, les lampes à arc et les projecteurs, l'ampleur des mouvements accomplis par les interprètes et leur capacité de transpiration lui permettent de fixer l'instant précis où, prévenant l'appel qu'on va lui lancer, il surgira aux côtés de l'acteur buvard et houpette en main, pour éteindre sa sueur malencontreuse et réparer les méfaits de la chaleur.

Le maquillage est un art. Et ceux qui en ont la charge, pénétrés de la grandeur de leur mission, l'exercent à la façon d'un sacerdoce.

— Ne me parlez pas de ceux, disait ce grand-prêtre du Fard, qui se croient quittes avec leur tâche lorsqu'ils ont

enduit une tête de fond de teint, recouvert de la couleur des quelques crayons qui traînent dans leur boîte : le maquillage, c'est d'abord une étude approfondie de la structure d'un visage : il faut deviner, pénétrer, mettre en valeur le caractère du personnage exigé par le scénario. Il faut tout prévoir : la disposition des éclairages, les jeux de la scène, les expressions de l'artiste et enfin, combiner les teintes et les valeurs en fonction de ces différents points. Ce que le maquillage a dans les mains, c'est une matière aussi précieuse que la peinture avec laquelle il doit composer, recréer, sublimer les visages.

## Distraktion

Certains metteurs en scène sont des gens distraits. Un de ceux-ci, R... dont les intentions étaient pures, committ ainsi, dans un célèbre restaurant, l'erreur de pénétrer dans un local contigu à celui réservé aux messieurs et naturellement interdit.

Une dame, dit un de nos confrères qui raconte l'histoire, survint qui poussa des cris d'orfraie.

— Vous pourriez lire cet écriteau, dit-elle avec un geste renouvelé de la tragédie antique.

Docile, R... s'exécuta :

— W.-C. dames, épela-t-il.

— Alors, Monsieur, reprit sévèrement son interlocutrice, êtes-vous donc une femme ?

Le metteur en scène prit un parti raisonnable. De son air le plus innocent, il entra dans le gynécée en murmurant :

— Je vais voir ça...

## Conscience Elastique

Ce jeune metteur en scène de province qui se fait beaucoup d'illusions sur son talent — a une conscience assez élastique. On s'en aperçoit à la façon dont il règle ses traites.

Comme un de ses créanciers s'en plaignait à un sien ami :

— Oh..., répondit, il respire l'honnêteté.

— Oui, mais il a toujours le nez bouché.

# MAIS OUI !... Nos Stars sont gourmandes

C'est encore une vertu qui se perd... Je ne sais pas qui fut assez stupide pour déclarer que la gourmandise était un péché mignon ! Des sept qui comptent pour capitaux, c'est assurément celui dont Eugène Sue avait le moins besoin de faire l'apologie ! Un grand cuisinier est artiste et philanthrope à l'égal d'un grand musicien, l'un flatant le sens de l'ouïe, l'autre celui du goût ! Et il faut sans doute qu'on ait reconnu à ce dernier une grande supériorité sur tous les autres, puisqu'on déclare «homme de goût» celui qui sait choisir, parmi les œuvres artistiques de toutes catégories, les modèles de son tailleur et les jolies femmes de son monde !

Notre siècle voit disparaître le cheval de fiacre, le vieux beau et le gourmet. On n'a plus le temps ni l'esprit de faire un madrigal ni un fin souper. Le goût des hommes s'émousse et le souci qu'avaient les femmes de soigner les petits plats de leur époux, disparaît devant celui d'obtenir le droit de vote.

On ne voit plus les fiancées noter soigneusement des recettes originales qui leur feront gagner leur grade de cordon bleu... Imprudentes... C'est à leur intention que je recopie cette pensée d'Alain Laubreaux, gastronome et philosophe :

«La gourmandise est ce qui dans un ménage, aide le plus efficacement à lutter «contre le plus terrible ennemi de l'amour: l'ennui... car une femme est presque toujours la même femme... mais un plat n'est jamais le même plat...»

Comme la beauté, la gourmandise est une question de latitude. Je n'aimerais guère être invitée à un banquet aux îles Fidji, où l'on mange des petits serpents cuits tout vifs sous la braise, ni chez les lappons où l'on consomme des cocktails à l'huile de poisson. Sans chercher si loin, j'ai vu des Anglais écoeurés par notre cuisine au beurre cuit...

Pourtant, notre histoire gastronomique compte quelques beaux noms, glorifiés par le plat ou la sauce qui leur valut leur plus beau triomphe... Cuisine française, nuancée comme une musique, se haussant, là, d'une solide pointe d'ail ou de piment, ici se chauffant aux vieux crus et aux liqueurs de race, compliquée en sauces veloutées, ou triomphant en une évangélique et inimitable simplicité, cuisine française cuisine d'un pays qui n'a su donner à la carte d'échantillons des beautés mondiales, un type défini de femme — puisque chez nous on rencontre et on apprécie la blonde du Nord comme la brune de Provence. Cuisine d'un pays où mille personnalités différentes s'éparpillent et se diversifient, où mille fruits mûrissent sous un ciel changeant. Mais, faite de tant de Français différents, il y a quand même une France, et variée en tant de recettes diverses, il y a une cuisine française...

Je crois qu'à l'égal d'un paisible sommeil, un robuste appétit est le propre d'une conscience limpide. Et, pour aller plus loin, je connais une cuisinière qui se vantait de déterminer le caractère des individus selon leur plat préféré. Je vous signale, pour que vous en tiriez les conclusions que vous voudrez, que Lupino Lane mange beaucoup de viande saignante, ce qui lui donne du nerf et du jarret. Que Sally O'Neil doit son charme acidulé aux sucettes à la menthe dont elle fait une consommation effrénée... Que Jeanne Helbing raffole des petits gâteaux salés... Que Monty Banks dévore des quantités industrielles de melon... Que Betty Balfour sait apprécier les velours onctueux d'un chocolat crémeux et Anna May Wong — cela va sans dire -- la finesse d'arôme du thé de son pays...

Mais... vous êtes-vous jamais demandé de quoi se composaient les bizarres mixtures qui emplissent les assiettes, dans les films américains?... J'ai voulu percer le mystère de la cuisine transatlantique... J'en suis encore

un peu chavirée... Jugez-en... Aileen Pringle, que vous connaissez tous et qui pourtant n'a pas l'air méchant, régale ses invités avec cette «salade» de sa composition. Elle prétend que cela regorge de vitamines et est excellent pour le teint: dans un saladier, disposez des couches successives et alternées de tranches d'ananas, d'oranges, de pommes crues et de feuilles de laitues. Faites des boulettes de fromage blanc et de noix pilées et placez celles-ci à intervalles réguliers au-dessus de votre plat. Nappez de crème fouettée et lécorez avec des cerises au maraschin!

Les goûts de la suave, éthérée, blonde et presque immatérielle Camilla Horn sont moins doucereux et plus barbares: elle pile ensemble du roquefort, des noix et du piment, le tout mouillé de Worcestershire sauce, en farcit des cœurs de céleri et sert le tout glacé! On mange souvent froid aux Etats-Unis, pour utiliser le frigidaire, invention nationale...

En dépit de ces... alliances un peu surprenantes d'ingrédients très étonnés de voisiner au creux d'un plat, Hollywood compte ses célébrités culinaires. Myrna Loy et Mrs Jean Hersholt sont parmi les plus réputées, et les hommes, eux aussi, ne dédaignent pas de prendre part à des tournois d'amateurs.

Il y a quelque temps, deux amis: le metteur en scène Irwin Willat et le producer Charlie Maigne, se lancèrent un défi. L'arme choisie était la cuiller à ragoût, et le terrain: la cuisine. Je ne puis vous détailler par le meilleur noms de l'écran. Le jury devait assister à deux repas, donnés à une semaine d'intervalle et cuisinés par chacun des compétiteurs, sans aucun secours étranger. Je parlerai toutefois plus longuement du second, qui eut lieu dans le bungalow d'Irwin Willat, à Beverly Hill. Sa charmante épouse, Bilie Dove, recevait les convives. Un domestique noir vint bientôt annoncer que «Madame était servie». On fut alors stupéfait de voir la charmante maîtresse de maison se lever embrasser le négro en disant: «Très bien chéri...» C'était Irwin qui cumulait les emplois, et avait troqué sa toque de marmiton contre ce travesti. La table, dressée à la rustique, était ornée d'un

chemin de table de légumes crus: radis incarnadins, rondes petites pommes de terre nouvelles à la peau blonde, haricots verts et bouquets pressés de choux-fleurs et d'artichaut. C'était appétissant, original et plus durable que les roses coupées qui sentent la chapelle et le musc, lorsqu'elles agonisent sur les nappes, à la fin des banquets. Les menus de bristol décorés étaient plantés dans la chair naquée d'un navet entouré de persil frisé.

M. Irwin Willat servit à ses invités un repas peut-être digne des dieux mais auquel manquait le nectar, en cette ère de prohibition! Et un bon repas sans vin ferait sourire de pitié M. Paul Reboux ou un bon curé de campagne ou tout autre gourmet...

Et puis j'ai sous les yeux les recettes de M. Willat, champion d'Hollywood: il sucre un gratin de pommes de terre et fait bouillir une sauce à la crème, le vandale!

Mais arrivés aux dernières lignes de mon article, je m'aperçois que, parlant de la gourmandise, j'ai négligé de parler des bonbons... ceux que l'on serre dans sa paume chaude et poisseuse de gamine, pendant la classe, ceux que l'on oublie sur la table de chevet du convalescent, ceux que l'on vend enrobés de papier glacé et toujours les mêmes, à l'entr'acte et dans les gares, ceux que...

Si cela ne vous fait rien je ne dirai plus rien des bonbons. Nous sommes trop près encore des avalanches sucrées du Nouvel An pour en parler sans un léger chavirement intérieur...

*Suzanne CHANTAL.*

## On dit...

Extraits de deux lettres reçues par un impressario bien connu:

«Je suis le plus joli garçon de toute ma ville (environ 7.000 habitants) et mon plus vif désir serait de paraître à l'écran le plus vite possible. Vous verrez quelles abondantes recettes prouveront combien mes admiratrices sauront s'intéresser à moi.»

Et voici la naïveté charmante d'une «modeste aspirante»:



«J'ai les yeux très intéressants; deux de mes dents sont en or mais toutes les autres sont naturelles... J'ai l'habitude de les brosser deux fois par jour.»  
Cinéfolie!

\*  
\*\*

Les Américains ne sont pas plus favorisés que nous en ce qui concerne les impôts.

Willie Raskin, un chanteur que le film sonore a rendu populaire, était interrogé récemment par un ami qui s'étonnait de ce qu'il ne possédât point d'auto. Et Raskin de riposter.

«A quoi bon avoir une voiture qui ferait du 60 kilomètres à l'heure, alors que celle de mon percepteur fait toujours du 80?!»

\*  
\*\*

Alors qu'il tournait «Billy The Kid» King Vidor reçut d'un groupe de cow-boys qui avaient travaillé dans le film un cadeau-souvenir sous la forme d'un superbe chapeau «cow-boy» à larges bords.

Mais les «boys», trop pressés, avaient omis de demander son tour de tête et aussi le gratifièrent-ils d'un couvre-chef qui recouvrait aussi ses oreilles!

King Vidor ne s'en fait pas et porte ainsi ce chapeau qui tombe sur les yeux.

Mais de méchantes langues ajoutent que c'est seulement en présence de sa femme, la charmante Eleanor Boardman.

\*  
\*\*

C'est Charlie Chaplin lui-même qui présentera son nouveau film à New-York. Il a loué à cet effet le Cohan Theatre pour un minimum de 12 semaines et ses agents s'occupent de la location de différentes salles dans les autres grandes villes des Etats-Unis.

On espère que le rapport des «Lumières de la ville», aux U.S.A. seulement, sera d'environ 150 millions de francs.

C'est définitivement au début de février qu'aura lieu la première.

\*  
\*\*

On sait combien les «stars» sont guettées par le public; un journal américain a voulu connaître les raisons de cet empressement. Voici quelques réponses:

«Pour voir si elles sont aussi belles en chaire et en os que sur l'écran.»

«Pour voir leurs toilettes», ont déclaré deux jeunes filles...

«Pour avoir une chance de les voir gratuitement», «Pour essayer de connaître les raisons qui font qu'elles sont tant payées», affirment deux jeunes gens, futurs businessmen...

## “Prop Man”

Il y a beaucoup de professions intéressantes dans les studios de Hollywood... mais la plus originale est celle du «property man» qui doit fournir sans délai, tout ce dont on peut avoir besoin sur la scène, hormis les meubles. L'as de cette profession est Jack, le roi des «property men» et un vétéran des studios de la Metro-Goldwyn-Mayer.

Quelques exemples des tâches que comporte cette profession... Le «property man» doit toujours être prêt à suppléer aux besoins du metteur en scène. Il ne pourrait pas envoyer quelqu'un au Greenland pour un costume d'Esquimaux, ou à Berlin pour un annuaire de téléphone de cette ville... Il doit connaître le genre de vaisselle en vogue en Russie du temps de la grande Reine Catherine, et si on a besoin de toiles d'araignées, il doit les trouver...

Ces hommes sont supposés tout connaître et au besoin aller au devant des désirs. Et c'est là surtout qu'excelle Jack... il pratique une sorte de divination... et il trouve les choses avant même qu'on les lui demande.

Il donna récemment une preuve frappante de son initiative ingénieuse. Pendant une scène il fallait qu'un acteur sorte du bain pour répondre au téléphone. Bien entendu un homme qui sort du bain est mouillé, mais sous la chaleur des spotlights, l'acteur était séché avant d'arriver au téléphone. Que faire?... L'arroser pendant qu'il traversait la scène?... Cela se verrait... On demanda l'avis de Jack et il eut de suite l'idée de remplir la baignoire d'huile minérale... et l'on pu procéder sans plus de difficultés.



**ANNA MAY WONG**

la Célèbre actrice Chinoise dans

# **HAI-TANG**

Film Parlant Français

Réalisation de JEAN KEMM

Dialogue de PIERRE MAUDRU

CHANSONS DE

Marguerite Canal & Albert Chantrier

# “JOAN, LA FEMME”

«Une femme n'est intéressante que si elle a l'esprit versatile» pense ou ne pense pas Bernard Shaw

George Bernard Shaw affirme qu'une femme n'est intéressante que si elle a l'esprit versatile. Cette opinion généralisée a eu pour conséquence de porter les femmes à affecter des expressions multiples et capricieuses. D'après le célèbre écrivain, la femme qui possède un caractère égal devient ennuyeuse; celle qui a un caractère changeant excite tellement la curiosité qu'elle ne manque jamais d'admirateurs. C'est une façon de voir.

Cependant l'engouement du public pour certaines vedettes du film et du théâtre semble donner raison à Bernard Shaw. Celles qu'il élit sont presque toujours celles qui l'intriguent par leur rapidité à changer de caractère. Il trouve dans cette mobilité un certain mysticisme qui lui plaît et aussi la variété; rien ne lasse les foules comme l'uniformité du jeu chez un artiste. Cette aptitude au changement ne peut être le fond de l'âme de l'acteur, la caractéristique de sa vie privée.

En établissant ces digressions, je pense à Joan Crawford que je viens de quitter tout à l'heure.

Sa frêle personne présente une grande complexité d'individualités diverses qui la rendent énigmatique. Parfois on la voit triste, sérieuse, avec des yeux rêveurs suggérant des pensées de douleur profonde. Dans ce gai Hollywood ou les peines de coeur se tiennent secrètes, cette attitude est si inattendue que des multitudes d'admirateurs généreux sont souvent enclins à lui offrir une protection dont elle n'use jamais. A peine telle pensée lui est-elle venue à l'esprit que Joan prend immédiatement un air de femme d'affaires active et capable, entre autres choses, de s'occuper des mille détails relatifs à la production des films. Sachant parfaitement soutenir ses intérêts vis-à-vis des gens peu faciles, elle n'a besoin, pour obtenir ce

qu'elle veut, d'avoir recours à aucun artifice féminin.

Dans le même ordre d'idées, Joan se révèle également experte dans l'art de manier l'aiguille aussi bien que le bâton de rouge; elle personnifie la femme industrielle lorsqu'aux heures de loisir elle brode des initiales sur les chemises de son mari, Douglas Fairbanks jeune, ou bien exerce son habileté à confectionner des tapis au crochet.

Tout à coup elle est d'une folle gaieté. C'est dans cette disposition que Hollywood connut d'abord Joan, lorsqu'à peine arrivée de New-York elle aspirait à une carrière dans le cinéma. C'est alors qu'elle gagnait tous les trophées aux tournois de danse des principaux cafés de l'endroit.

Dans le domaine littéraire, elle aborde également les genres. Elle discute aussi bien des œuvres de Shakespeare que de celles de Balzac, Maupassant, Voltaire, Goethe, P. Loti, Anatole France, Gustave Flaubert, etc... Sa bibliothèque comporte des ouvrages innombrables sur les sujets les plus variés: «La Direction des ateliers», par Taylor; «La Peinture à travers les âges», «Psychologie du goût», par Brillant Savarin; «De l'amour», par Stendhal; «Force et matière», par Buchnor; «Relativité», par Einstein; «Lénine», par Gorkevitch; «Vie de Jeanne d'Arc», «Technologie générale», «Ethnologie», etc.

Elle possède une bibliothèque spéciale de musique. Sa curiosité intellectuelle est aussi universelle que son jeu à l'écran et dans la vie, ce qui ne l'empêche pas d'occuper ses loisirs à des occupations plus près de la matérialité. Tout à l'heure, tard dans l'après-midi, reconduisant Joan chez elle. Peut-on s'imaginer Joan prise de (nom d'amitié de Douglas Fairbanks fils) étant au travail, et les domestiques en congé pour la journée, elle avait peur de se trouver seule

chez elle. Peut-on s'imaginer Joan prise de peur? Pourtant, à ses mouvements, dès qu'elle fut entrée dans sa grande maison de Brentwood, on pouvait voir qu'elle était en proie à un sentiment de crainte et elle ne se considéra en sécurité qu'après avoir inspecté tous les coins de la maison et baissé les stores des fenêtres donnant sur les pelouses où les arbustes dessinaient, à la nuit tombante, des ombres mystérieuses. Son inspection terminée, sa peur s'envola soudain et Joan devint une sympathique hôtesse, allant et venant rapidement dans sa cuisine, préparant le dîner comme un vrai cordon bleu.

Comme elle était invitée à passer la soirée à Pickfair, la résidence de Douglas Fairbanks et de Mary Pickford, elle prépara les vêtements de son mari à cet effet, butinant d'un meuble à l'autre, précise comme une abeille. Tout était méticuleusement rangé; lorsqu'elle ouvrait les tiroirs on pouvait voir, en bon ordre, gants, bas, lingerie, mouchoirs, écharpes, bijoux, accessoires de couture, etc.

Dans la garde-robe, les vêtements étaient classés selon leur destination et leur genre. Les chaussures en rangs serrés, par catégorie; souliers de sport, de ville, de soirée, étaient alignés comme des soldats.

Le même ordre régnait dans la chambre du mari, Douglas Fairbanks jeune; chaussettes, chaussures, vêtements, cravates, mouchoirs, boutons de manchettes obéissaient au doigt et à l'œil.

— Alors que ma jeunesse, dit-elle s'est passée sans appui d'aucune sorte. Douglas a toujours eu sa mère pour s'occuper de ses affaires. Je fais de mon mieux pour la remplacer. Il m'a été difficile au début de notre vie commune de ne pas lui demander d'accrocher son chapeau à sa place, de ranger ses livres ou bien d'essayer de se rappeler où il mettait ses affaires. L'aurais-je fait, ses habitudes, je crois n'auraient nullement changé. Il est dangereux pour le bonheur commun que la femme accueille l'homme par des remontrances dès son retour chez lui. Combien de femmes organisent ainsi la faillite de leur foyer. J'ai plaisir à ces menus

travaux, ils sont une diversion agréable au surmenage intellectuel et nerveux qu'impose la vie du film. Petit à petit, Douglas s'est laissé contaminer par l'exemple de l'ordre, à tel point que souvent je le surprends accrochant triomphalement son chapeau au porte-manteau, avec un sourire qui demande une récompense. L'exemple est plus puissant que les paroles.

Voilà donc encore des révélations intimes concernant la femme aux multiples qualités qu'est Joan. Les uns la croient fière, les autres bonne camarade, d'autres la jugent instable superficielle, chacun ne voyant que l'individualité sous laquelle elle leur est apparue. Gardons-nous de hâter notre jugement, surtout en ce qui concerne les femmes.

Peut-être faut-il ne jamais juger. C'est le secret du bonheur.

*J.R. Devaux-Lafont.*

---

## La sosie française de Gloria Swanson

Le jury français du Concours Gloria Swanson a porté son choix sur Mlle de Masy, une jeune et charmante artiste peintre à qui sa ressemblance avec la star américaine vaudra douze jours de vacances aux Etats-Unis.

Mlle de Masy n'est pas une Française qui ignore la géographie. Elle connaît déjà l'Orient. Son succès va lui permettre d'avalier « quelques comprimés » d'Etats-Unis. Nous lui souhaitons bon séjour.

---

## Le Prince Mdivani dément son mariage

Le prince Serge Mdivani, époux divorcé de Pola Negri, a démenti la nouvelle venant de Cherbourg selon laquelle il se marierait avec la cantatrice américaine Mary McCormic.

Il a cependant ajouté qu'il avait l'intention de prendre femme dans le courant de février, à Los Angeles.

Si cette histoire vous amuse, on peut la recommencer...

L'Avenir du Cinéma Parlé**De la lettre à l'esprit**

On ne peut certes que s'incliner devant les remarquables progrès réalisés depuis un an par la technique cinématographique nouvelle. Mais il faut bien avouer qu'on le ferait de meilleure grâce si le synchronisme toujours plus parfait entre l'image et le son, qui n'en est pas la moindre conquête, en avait été suivi d'un autre dans son application, dont on regrette qu'assurée dans sa lettre, elle ne le soit guère encore dans son esprit.

Or, négliger, comme on le fait, ce dernier, ce n'est pas seulement s'en tenir à une conception périmée, au mépris de toutes les nécessités nouvelles, c'est de plus, achever de s'inféoder à la matière, et le «cent pour cent parlé» est à cet égard, un exemple suffisamment édifiant.

Par contre, en tenir tout le compte qui convient, voilà qui serait faire un pas décisif dans la voie de l'art, puisque, sans méconnaître le moins du monde l'importance de la mise au point des ressources techniques, c'est simplement en donner une non moins grande à celle des rapports de l'image et de la parole sur le plan spirituel, celle de leur équilibre harmonieux autour du même pôle d'attraction qu'est l'idée, à quoi tôt ou tard, bon gré mal gré, il faudra bien en venir.

Il n'y aura à concilier les deux, nulle gagnure, en dépit des apparences. Le tout sera de chercher la clef de cet accord fondamental, et on ne saurait semble-t-il en trouver de meilleure que cette langue du cinéma dont je posais dernièrement ici même le principe, et que la parole n'a pu rendre indispensable. Au demeurant, pour ne procéder d'aucune autre elle pourra et même devra procéder de toutes car, prenant son bien où elle le trouve, il lui appartiendra en propre de l'assimiler, de le refondre en une langue originale, appropriée à ses besoins et à son objet.

Certes, il serait vain de prétendre en fixer les aspects en quelque formule

toute théorique. Mais on n'en trouvera pas moins bien des conclusions instructives à tirer du simple examen de ses conditions d'existence.

Et d'abord, une langue du cinéma est censée s'appliquer à du cinéma. C'est d'autant plus net que poser la question de la priorité de la parole ou de l'image sur l'écran, c'est proprement la résoudre, en faveur de l'image est-il besoin de le dire. Sans compter que c'est vider, du même coup, une fois pour toutes, la funeste querelle de préséance qui menace le cinéma dans son essence même.

Il en résulte donc que la première qualité de la parole cinématique sera de respecter les lois du genre et d'observer les règles du jeu. Pour rester digne de ce nom, elle commencera par se garder tant de faire double emploi avec l'image que de ne lui servir qu'à mettre des points sur les i. Ce qui revient à dire qu'elle devra se garder d'en rompre le charme pour ne point, en accaparant l'attention au détriment de l'image, donner inconsidérément l'éveil à l'esprit critique.

Cela dit, l'on pense bien que ce ne sont pas ces qualités toutes négatives qui donneraient du prix à son concours.

Non. Si l'on admet, par exemple, que l'image soit faite surtout pour nous donner une représentation active et extérieure de la vie, on ne demande pas seulement à la parole de respecter ce privilège. Comme on a été déçu de ne l'avoir vue servir qu'à des fins restrictives, on le serait si elle se bornait au rôle passif de la suivre comme son ombre, sans lui infuser un sang nouveau.

C'est pourquoi l'on peut dire que si le premier comme le dernier mot du cinéaste ne peut toujours que rester : «Je fais du cinéma», il dépendra de la parole que ce ne soit, plus seulement désormais un principe mécanique, mais encore et surtout une règle d'art.

Ne revenons pas sur les incomparables aptitudes de la parole à cet égard, faites autant de sa puissance d'action et d'évocation, que de ses infinies facultés d'expression et d'adaptation qui, la rendant malléable à merci, lui permettent de s'intégrer littéralement à l'idée qu'elle se charge d'exprimer.

Aussi bien, si toute la question n'était que de départager, dans leurs attributions respectives, l'image et la parole, on pourrait dans un dialogue supposé, prêter à cette dernière, avec assez d'à propos, ce vers du poète des *Contemplations* :

*Eclaire le dehors, j'éclaire le dedans.*

Mais il ne s'agit pas ici d'insister sur ce qui les sépare, sinon en vue de s'en servir pour les rapprocher.

On saisit dès lors aussitôt à quel point une habile conjugaison de ces contraires, se complétant, s'influençant l'un l'autre, mettant en balance leurs qualités et leurs défauts respectifs, peut, par interpénétration mutuelle, devenir féconde et génératrice d'un équilibre salutaire.

Une telle conception n'aurait pas seulement pour effet de mettre un terme au splendide isolement de chacun de ces deux éléments, dont on semble trop croire que, mise dans la même balance, l'un ne peut donner sa mesure qu'aux dépens de l'autre.

A la vérité, chacun à son tour, et pour sa part, ne pourra qu'y gagner l'image en se dépouillant enfin de tout le fatras quotidien qui bride son élan en l'enchaînant au ras de terre, pour retrouver sa fonction d'illustrer des idées, et la parole, faisant de même pour ne plus apparaître que dans la sienne qui est de les porter en elle ou de leur donner sens.

Quel autre prélude pourrait-on souhaiter à l'évolution profonde qui s'impose, et qui amènera, peu à peu, le cinéma parlé à renoncer à suivre la vie pas à pas, pour se mettre à l'interpréter, la transformer, bref à y faire ce choix essentiel à quoi l'art reconnaît les siens !

Quant à la parole, ce ne sera pas sa moindre gloire que, techniquement accessoire, son rôle, du point de vue artistique, s'avère capital.

*Eugène Borel.*

## La nouvelle réalisation de Charlie Chaplin

Le grand film de Charlie Chaplin «City Lights», nous avait été promis, à Londres pour la Noël. Il passera en définitive le mois prochain.

Chaplin a préparé son film pendant trois ans. A l'exception de quelques passages musicaux synchronisés, composés entièrement par Chaplin il est silencieux. On sait que Charlie a appris la musique lorsqu'il ne gagnait encore que quelques livres dans les music-halls, en Angleterre. Le violon devint son meilleur passe-temps...

Il y a trois mois environ, alors que le film semblait terminé, Chaplin s'enferma pendant plusieurs semaines avec son violon et recomposa entièrement les partitions musicales.

Il va exhiber son film personnellement. Il a loué le théâtre George M. Cohan, à New-York, pour trois mois, et annonce la première pour le 1er février. Le prix uniforme à cette soirée sera de 250 francs par place. Il compte recevoir la petite somme de 1.200.000 livres (150.000.000 francs) en Amérique seulement. Il ne vendra son film à aucun distributeur, même pas en Angleterre où il exige 50 o/o des bénéfices et entrevoit dans ces conditions 500.000 livres (62.500.000 francs) de son pays natal ! Qu'attend-il de l'Égypte...

## UNE GAFFE

Il paraît qu'il y a un auteur à Hollywood qui ne se plaint pas des méthodes des firmes cinématographiques. Cet homme extravagant prétendit même l'autre jour :

— Vous savez, je ne comprends ce qu'on reproche aux dirigeants de firmes de cinéma, moi, je les trouve charmants ils me laissent travailler comme je l'entends.

P.S. — D'après les dernières nouvelles reçues, cet heureux auteur, vient de recevoir à l'instant son congé.

Instruire en s'amusant**L'art d'être documentaire**

Ce n'est pas faire injure au public que d'affirmer que, jusqu'à ces derniers temps, il ne raffolait pas des films documentaires. Trop souvent, dans un programme, ces derniers figuraient en bouche-trous, et étaient passés soit tout au début du spectacle, dans le bruit des fauteuils, soit à la fin, à l'heure où la salle préoccupée de tous de s'en aller le plus vite possible.

Cependant une évolution favorable s'est produite à la suite du succès certain de films comme «La Croisière noire», D'où vient ce revirement complet qui permet d'envisager l'avenir du «documentaire» sous un jour nettement favorable?

Il semble en premier lieu, qu'il faudrait s'entendre sur la définition même de ce genre de production. Quand un film mérite-t-il d'être appelé documentaire? La reprise est bien simple: quand il s'appuie sur des documents, au sens le plus large du mot, c'est-à-dire quand il est tourné sur les lieux par les personnages et dans l'atmosphère même qu'il évoque et par le fait, devient lui-même un nouveau témoignage mis sous nos yeux.

Ceci nous amènera tout naturellement à classer ce genre de films en deux catégories: les purs «documentaires», ne comportant ni histoire, ni sujet proprement dits, mais seulement des images exactes et des faits sans enchainement apparent, et les films à tendance documentaire, avec scénario, intrigue, et dans lesquels le document est la toile de fond. Les premiers n'ont pour se défendre, que la valeur du document, les seconds possèdent, en outre comme atouts de succès la qualité du sujet et le talent des interprètes.

Dans les documentaires proprement dits, l'opérateur joue le rôle principal: c'est lui qui choisit les paysages, les objets, les êtres vivants à présenter sur l'écran. Il est, dans certaines cas, un véritable «reporter», et même un metteur en scène. Car il est bon, parfois, pour rendre un tel film plus attrayant

d'y mêler quelques scènes habilement choisies pour égayer ou émouvoir, sans pour cela avoir besoin d'un scénario véritable. Il suffit d'un peu de goût, de certaines qualités d'observation et même d'audace à l'occasion.

Il est bien évident que les films d'imagination, même ceux où le document joue un grand rôle permettent plus de liberté avec ce dernier. D'abord il faut suivre la pensée de l'auteur du scénario, amener les héros de l'histoire là où il faut et quand il faut et par conséquent compter avec l'intrigue en même temps qu'avec le cadre. Voilà pourquoi des films comme «Chang», s'ils présentent un intérêt documentaire certain, n'ont peut-être pas toujours la rigidité d'un témoignage.

De plus en plus, il semble d'ailleurs que l'on cherche à faire du pur documentaire. On part dans la montagne, comme le docteur Frank, et l'on rapporte des films comme cette «Tempête sur le Mont Blanc», que nous allons voir bientôt. Pendant ce temps, Titavna la voyageuse s'en va jusqu'au Mexique chercher des documents passionnants sur les populations indiennes ou aztèques. Quelquefois aussi, il s'agit d'un simple reportage sur une corporation, une industrie comme par exemple «Sous la terre», image de la vie des mineurs. Seulement c'est dans l'exécution que l'on s'efforce d'intéresser, d'émouvoir le public.

Il est à souhaiter que nous puissions ainsi entendre dans toutes les relations filmées de voyages, le chant, la voix des peuples. Car s'il est merveilleux de pouvoir connaître leur visage grâce à l'écran, combien sera plus complète encore notre émotion devant leur âme ainsi dévoilée.

*Pierre-Henry Proust.*

Une évocation de la Grande Guerre

# La Tragédie de Scapa Flow

1918!...

Après plus de quatre ans de guerre, l'Allemagne lutte désespérément sur terre avec la dernière énergie. Mais sa flotte est resté inactive.

Cette inactivité provoque parmi les marins et les chefs un énervement grandissant. La plus parfaite expres-

ve, et provoquant une émeute au cours de laquelle le lieutenant de vaisseau Hugo Klockow, fils du commandant du cuirassé «Markgraf» trouve un refuge au café de Marie, laquelle, pour le sauver le cache dans sa chambre.

Mais Karl Hansen a découvert la



sion de l'animoité qui règne entre les gars de la marine se concentre dans un petit café du port du camp retranché de Cuxhaven-Wilhelmshaven. Deux matelots sont en présence: Karl Hansen, brutal et jaloux et Franz Fertig, lesquels courtisent la jolie Marie, patronne du bar.

Or, le 24 octobre un ordre arrive qui ordonne à la flotte entière d'entrer en action. Mais les marins sont las d'une guerre qu'ils sentent sans issue malgré leur intervention tardi-

retraite du jeune officier et oblige Marie à payer de son honneur la liberté de Hugo Klockow, tout en se promettant de le faire disparaître dans le plus bref délai.

Mais c'est la défaite de l'Allemagne, l'armistice, et tous les navires de la flotte doivent, sur les ordres de l'Amirauté, être conduits dans la baie de Scapa Flow pour y être coulés afin qu'ils ne demeurent pas aux mains des Alliées.

Au moment de la tragique exécu-



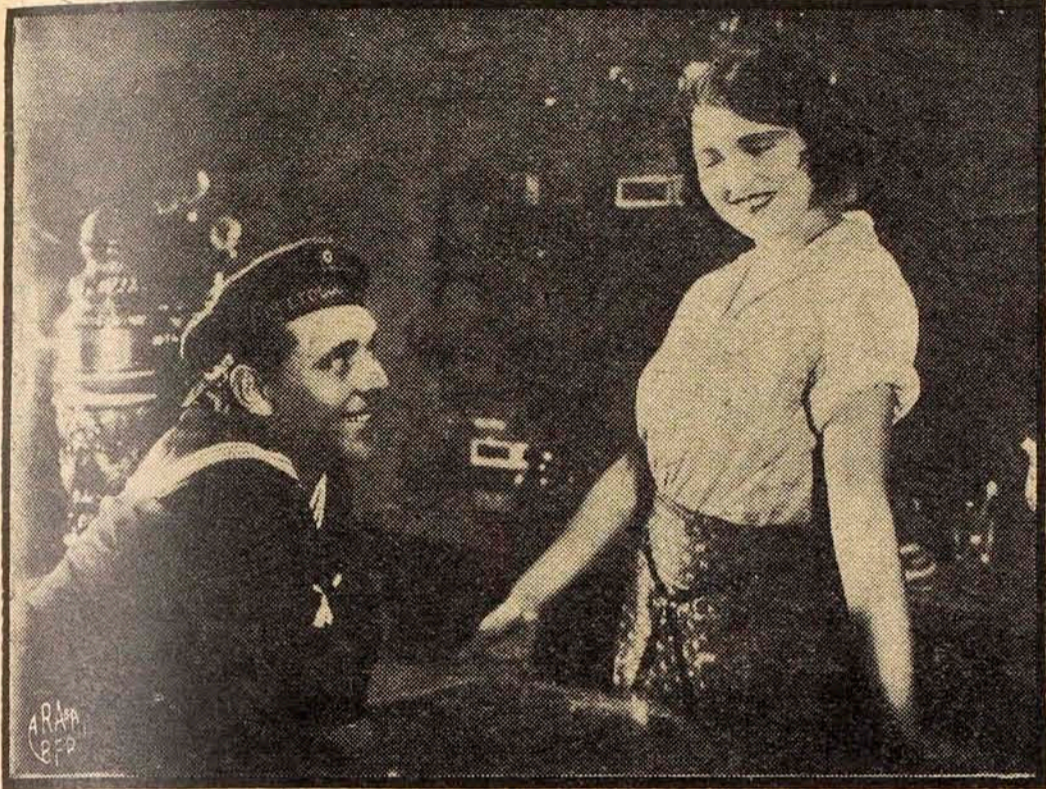
tion de l'ordre, les matelots insurgent contre leurs chefs. Certains tentent de fuir, mais ils n'échappent pas aux balles anglaises.

Poursuivant sa vengeance, Karl Hansen a enfermé le lieutenant Klo-

ckow dans une casemate au moment où le bateau coule. L'officier va périr lorsque Franz Ferling l'arrache à la mort.

Et c'est dans un dernier hurrah fanatique des équipages, l'engloutissement tragique des masses imposantes de toute la flotte d'une grande nation...

Ce film émouvant à l'excès a été superbement mis en scène par Léo Lasco. Il a pour principaux interprètes Claire Rommer, dans le douloureux rôle de Marie, Claus Clausen et Otto Gebuhr. Les photographies sont d'une réalisation de premier ordre et l'intérêt que prend le spectateur à cette œuvre dramatique, donne à cette présentation des Exclusivités Seyta une puissance que l'on ne saurait imaginer.



## Revue Internationale du Cinéma Educateur

Publication mensuelle  
de

L'INSTITUT INTERNATIONAL  
DU CINEMA EDUCATIF  
de la S.D.N.

Rome via Lazzaro Spallanzani. I Rome

Sommaire du N. de février 1931.

G. FANCIULLI. — *L'Enéide* (Schéma de scénario).

DR. CAVAILLON. — *Le cinéma et la propagande éducative contre le péril vénérien.*

E. DUVILLARD. — *A propos de la censure des spectacles cinématographiques destinés à la jeunesse.*

F. STRUBE. — *Le cinéma au service de l'hygiène du travail.*

LES ENQUETES DE L'I.C.E. — *Du cinéma comme cause de fatigue chez les jeunes: La taffigue visuelle (suite).*

ETUDES ET RECHERCHES: — *Mary Allon*

Abott: Un Examen cinématographique dans une école américaine sur le film *Le voleur de Bagdad.*

LEGISLATION: — *La censure cinématographique: En Russie — En Turquie*  
LES GRANDS DOCUMENTAIRES — «Pori».  
Informations — *Echos et Commentaires*  
— *Bibliographie.*

### Distinguons

Il pleut des appareils parlants pour le cinéma — des bons et des médiocres. Et nous plaignons le pauvre Directeur de salle qui est obligé de faire un choix.

Tous ces appareils sont naturellement présentés aux membres de la corporation cinématographique:

— Vous allez entendre ce que vous allez entendre, dit-on.

Certaines fois, l'on n'entend rien du tout; ce qui est une façon de parler.

Alors il faut remettre ça. C'est ce qui s'est produit dernièrement pour un appareil, d'ailleurs sympathique.

Et la deuxième présentation a fort bien marché.

Mystères de la mécanique!

## Le Cinéma à Buenos-Ayres

Le cinéma joue un grand rôle en Argentine et surtout à Buenos Ayres. L'Argentin est un grand amateur d'images animées et un amateur électrique, par dessus tout. Il aime aussi la musique, surtout celle de son pays. Aussi les cinémas lui offrent-ils trois orchestres: un orchestre tipica, un jazz et un orchestre symphonique. Il faut ajouter qu'au point de vue mode et élégance, il n'a rien à envier aux autres pays.

Quelques salles de Buenos-Ayres donnent des matinées et des soirées spécialement réservées à l'élite et aux quelles se presse toute l'aristocratie de la ville.

La plupart des salles commencent leurs représentations à 1 heure de l'après-midi pour les terminer à 1 heure du matin. Les représentations d'une même journée sont divisées en sections d'une durée de une heure un quart environ, au cours de laquelle est présenté un film différent. De la sorte on peut aller au cinéma plusieurs fois par jour et assister chaque fois à un spectacle différent. De plus les programmes des salles changent tous les jours.

Toutes les places, à l'exception des loges, sont à prix unique.

Les femmes fréquentent volontiers le cinéma; elles ne craignent point d'être gênées par les fumées des cigarettes: il est en effet interdit de fumer dans les salles de cinéma.

### «Parolisé»

Notre vocabulaire, il n'y a pas à le nier, s'enrichit chaque jour, de plus en plus, et grâce à qui? Aux films sonores parlés et chantés.

On nous a fait admettre visionner, sonoriser, sonorisation, etc... Maintenant, on s'occupe de la «parolisation» d'un film. Pourquoi pas, après tout? Encore un problème «solutionné». Et messieurs les directeurs pourront «programmer» en toutes lettres, à partir d'aujourd'hui, que le film «visionné» par le public fut «sonorisé et parolisé» par X...

## CINEMA DE PARIS

Programme du Jeudi 5  
au Mercredi 11 Février 1931

### EPAVES DE HOLLYWOOD

avec  
**LOUISE DRESSER &  
DOUGLAS FAIRBANKS Jr.**

### DEUX BRAVES POLTRONS

avec  
**WALLACE BEERY**

## Des Affiches jugées indésirables

La charmante Alice Delysia, l'artiste parisienne bien connue que Londres acclame y joue en ce moment, au Critérim Théâtre, une pièce nouvelle qui porte ce titre: «Une paire de pantalons».

Les affiches de la pièce viennent de se voir refuser l'affichage dans le Métropolitain par les directeurs de la Compagnie, lesquels jugent indécentes les légendes de ces affiches.

Quelles sont donc ces légendes?

«Il vous faut un bon siège pour *Une paire de pantalons*». «Toutes les plus belles jambes sont dans une *Paire de pantalons*.»

Ce n'est pas bien méchant. Mais les directeurs du métro londonien ne veulent pas hospitaliser des affiches réclames à double sens.

Evidemment, répétons-le, le mot *leg* appliqué à une jambe de femme était, avant-guerre, jugé *scanda'ous* et on ne parlait de pantalons de dames que dans les cafés-concerts un peu gros...

On a fait de progrès depuis en Angleterre... quelques progrès seulement. La preuve!

*Les Appareils*

**PHILLIPS**

**All Electric  
sans Antenne  
ni Cadre ::**

Une simple prise au courant  
électrique de la ville

---

**Mono Régleur**

---

**Grand Prix à l'Exposition  
de RADIO**

**à Londres et à Prague**

---

*Grandes facilités  
de Paiement*

---

**PHILLIPS**  
**RADIO**

**E. A. GRANATO**

ALEXANDRIE

35, Bld. Saad Zaghloul

LE CAIRE

18, Rue Maghraby

**DÉPOSITAIRES de la S.A. PHILIPS ORIENT**

# JOSY JOURNAL

REVUE HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES



<KAIFA>

GEORGES MILTON

Le célèbre comique parisien que nous entendrons dans: « Le Roi des Resquilleurs ».